Fédération des Sociétés Historiques
de l'Europe Orientale

Bulletin d'Information
des sciences historiques en Europe Orientale

Tome VI

Fascicules 1 — 2

1934

Varsovie

Librairie F. Hoesick

RÉDACTION:

CABINET DES TRAVAUX HISTORIQUES
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET DES LETTRES

VARSOVIE: 72, RUE NOWY ŚWIAT

AVIS AUX LECTEURS

Le fascicule complémentaire au tome V, contenant le procès-verbaux de la II-e Conférence de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale paraîtra prochainement.

Rédaction

BULLETIN D'INFORMATION DES SCIENCES HISTORIQUES EN EUROPE ORIENTALE

Fédération des Sociétés Historiques
de l'Europe Orientale

Bulletin d'Information
des sciences historiques
en Europe Orientale

Tome VI

1934

Varsovie

Librairie F. Hoesick



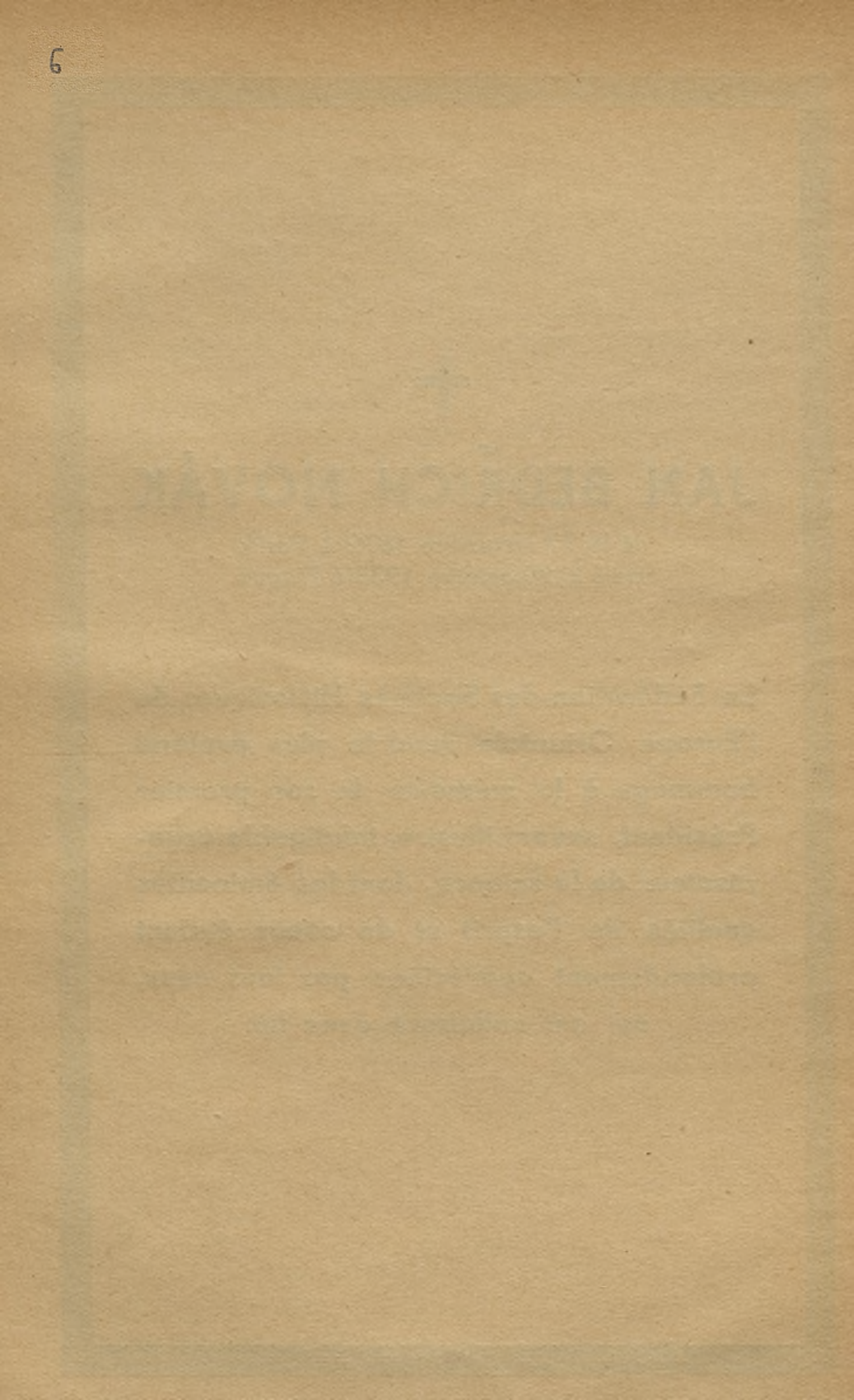
4058 *Drukarnia Gospodarcza, Warszawa, Wspólna 54. Tel. 8-84-12.*



JAN BEDŘICH NOVÁK

né le 27 novembre 1872 à Vorlik
mort le 29 octobre 1933 à Prague

Le Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale rend le plus profond hommage à la mémoire de son premier Président, savant illustre, infatigable organisateur de la science, dont les éminentes qualités de l'esprit et de coeur étaient profondement appréciées par tous ceux, qui ont collaboré avec lui.



JAN BEDŘICH NOVÁK

27.XI.1872 — †29.X.1933

La Fédération des Sociétés historiques de l'Europe Orientale a éprouvé une grave perte: le 29 octobre de l'année passée est mort à Prague son premier président, Jan Bedřich Novák, éminent historien tchèque. J. B. Novák est né le 27 novembre 1872 au château Vorlík en Bohême. Ayant acquis les bases d'une formation historique approfondie à l'Université de Prague, sous la direction de Jaroslav Goll et de Josef Emler, il fut membre de *l'Institut für österreichische Geschichtsforschung* de Vienne. En sa qualité de membre de la mission historique tchèque, il travailla à Rome, mais c'est avant tout au *Zemský archiv český* que l'oeuvre de sa vie fut consacrée. Directeur de ces archives depuis 1916, il resta à ce poste presque jusqu'à sa mort et c'est grâce à lui que l'importance de cet établissement comme centre du travail scientifique s'accrut singulièrement. Il donna également des preuves de ses dons d'organisation à l'Institut historique tchécoslovaque, ainsi qu'à l'Académie tchèque des Sciences et des Arts dont il fut le secrétaire général durant ces dernières années.

L'activité scientifique de Novák avait commencé en 1899, année où parut, dans les *M. I. Ö. G.* XX, son étude *Henricus Italicus und Henricus de Isernia.* Ce travail lui assura du premier coup une place honorable parmi les savants qui s'occupaient des formulaires du moyen âge, ceux notamment du XIII-e siècle auquel Novák consacra par la suite encore de nombreux travaux, comme l'article *Tak zvaný Codex epistolaris Primislai Ottocari II.* (*Č. Č. H.* IX, 1903), *Kritika listáře královny Kunhuty* (*Mélanges Goll* 1906), l'édition exemplaire du *Formulář biskupa Tobiáše z Bechyně 1276 — 1296* (*Hist. Archiv Č. Akademie* 1903), etc. Ces

travaux furent suivis de quelques considérations critiques sur l'époque de Rodolphe de Habsbourg et les derniers Přemyslides, et aussi d'une étude sur l'importance qu'il faut reconnaître aux formulaires dans l'évolution de la prose du moyen âge. C'est surtout dans l'ouvrage *Středověká dictamina v souvislosti s antikou a renaissanci* (Č. *Č. H.* XV, 1909) que Novák a démontré comment, grâce aux écoles de rhétorique et de grammaire, s'était maintenue, d'une part, la continuité de l'art du style antique avec celui du moyen âge, et comment, d'autre part, cet art avait préparé le terrain à l'humanisme de Pétrarque au XIV-e siècle.

En ce qui concerne ce dernier siècle, signalons l'édition des chartes intéressant Innocent VI (1352 — 1362), publiée par Novák dans les *Monumenta Vaticana Bohemiae*, et l'étude intitulée *Avignonské papežství a zárodky českého odporu proti kurii* (Č. *Matice Moravské* XXXI, 1907) où Novák a montré, comment les tendances centralisatrices de la curie papale qui, pendant la période où la papauté résida à Avignon, se firent sentir plus fortement dans les pays tchèques, avaient frayè la voie au mouvement hussite.

C'est dans la même atmosphère que nous introduit également un autre article de Novák, intitulé *Patriotismus Karla IV.* (*Č. Č. H.* XXXII, 1926), article qui parut aussi en français sous le titre *Le patriotisme de Charles IV* (*Le Monde Slave* III) et qui a donné lieu à une polémique intéressante de Novák avec quelques savants allemands. D'ailleurs le problème de la conscience nationale au moyen âge, et spécialement en Bohême, attirait beaucoup Novák, et c'est également de ce problème que traite son étude *Idea císařství římského a její vliv na počátky českého politického myšlení* (*Č. Č. H.* XXX, 1924), publiée, elle aussi, en français, dans *Le Monde Slave* II, sous le titre *L'idée de l'Empire romain et la pensée politique tchèque.*

Un autre groupe de travaux de Novák nous conduit vers les débuts du XVII-e siècle. C'est avant tout une publication étendue, de deux volumes, des sources se rapportant à l'histoire de l'année fertile en événements, 1611. Il la publia au cours des années 1917 et 1929, sous forme du tome 15 de la collection intitulée *Sněmy české od roku 1526 až po naši dobu.* Cette édition se distingue surtout par le soin avec lequel ont été rassemblées les sources, et par l'utilisation consciencieuse des rapports des nonces, ainsi que des rapports des ambassadeurs étrangers

à la cour de Rodolphe II, mis en oeuvre pour compléter les sources indigènes. Novák défendit cette méthode des années durant, notamment dans l'article *O důležitosti zpráv nunciů pro Sněmy české* (dans les *Zpravy Zemského archivu* I, 1906), qui parut aussi en allemand. Dans d'autres articles également, constituant des programmes, il traitait une fois de plus du rôle des Archives Nationales de Bohême dans les recherches scientifiques. L'époque de Rodolphe II forme — les articles de moindre envergure mis à part—surtout le sujet de l'ouvrage étendu portant le titre *Rudolf II a jeho pád.* Cet ouvrage était sous presse lorsque Novák fut surpris par la mort.

Novák était en rapports étroits avec la famille princière des Schwarzenberg depuis son enfance, surtout avec sa branche de Vorlík, dont l'ancêtre fut le célèbre vainqueur de Leipzig, le prince Charles, maréchal de l'Empire autrichien. Il consacra plusieurs travaux à ce chef militaire. Il publia, en 1913, les lettres de ce dernier dans la publication *Briefe des Feldmarschals Fürsten Schwarzenberg an seine Frau 1799 — 1816.* Ces lettres sont intéressantes au plus haut degré, parce qu'elles nous montrent ce grand soldat comme un partisan des „lumières", une âme noble et pleine de sensibilité, qui subit même l'influence des idées généreuses de l'aube romantique. Novák a esquissé la biographie de cet homme dans une conférence faite au Congrès international des historiens à Londres en 1913, et parue en anglais sous le titre le *Field-marshal prince Schwarzenberg: a character sketch.* Il a encore étudié la période de Napoléon dans d'autres travaux, surtout dans les articles: *Války osvobozovaci a naše obrozeni* (*Čas. Č. Musea* 88, 1914); *Lipsko-české glossy k stoletým oslavám* (*Lumir* 42, 1914); *Napoleon a my* (*Naše Doba* 28, 1921). Dans tous ces articles il illustre surtout la part considérable que l'élément slave prit à la chute de Napoléon et le rôle intéressant, joué par l'image du grand empereur dans le mouvement intellectuel de la renaissance nationale tchèque à l'époque du romantisme. D'ailleurs Novák s'est occupé également de l'influence des idées romantiques sur l'histoire tchèque du XIX-e siècle dans l'article *Ze zápisků posledniho lancknechta* (*Č. Č. H.* XXXI, 1925) où il dépeint la personnalité et les idées du prince Friedrich Schwarzenberg, soldat romanesque avec quelque chose d'aventurier. Ce personnage fait figure de critique de l'évolution constitutionnelle de la monarchie autrichienne

à l'époque de l'absolutisme des „années 50" et des premières années du nouveau régime constitutionnel. Les rapports étroits que J. B. Novák entretenait avec *l'Istituto di cultura italiana* à Prague lui inspirèrent une série de travaux de moindre envergure sur les relations de la Bohême avec l'Italie dans l'histoire; parmi ceux-ci il faut surtout mentionner l'article intitulé *Enea Silvio e la sua storia di Boemia* (dans la *Rivista italiana di Praga* I, 1927). Il avait pris une part la plus active à la fondation de la Fédération des Sociétés Historiques de l'Europe Orientale, dont il fut le premier président et dont il se fit le propagandiste dans les milieux tchèques aussi par la plume. L'article publié, en 1928, par Novák dans les *Mélanges Bidlo*, éclaircit cet aspect de son activité. Malheureusement à cette époque déjà sa santé commençait à s'altérer de sorte qu'elle ne lui permettait pas de participer aux travaux de la Fédération autant qu'il l'aurait désiré. Malgré cela, son activité fut constante jusqu'au dernier moment. Le nouveau bâtiment des Archives Nationales de Bohême à Prague, inauguré cette année, rappellera toujours l'effort inlassable que Novák a mis au service de la science historique et de la recherche de ses sources. Son décès prématuré a été vivement ressenti dans tous les milieux intellectuels tchèques, et cela non seulement à cause de sa grande valeur scientifique, mais encore à cause de sa personnalité sympathique et attirante qui lui a procuré, tant dans sa patrie qu'à l'étranger, une légion d'amis fidèles qui ne l'oublieront jamais.

JOSEF ŠUSTA
Professeur à l'Université de Prague

JAROSLAV BIDLO
Professeur à l'Université de Prague

CE QU'EST L'HISTOIRE DE L'ORIENT EUROPEÉN, QUELLE EN EST L'IMPORTANCE ET QUELLES FURENT SES ÉTAPES[1]

Au V-ème Congrès international des historiens à Bruxelles en 1923, le prof. *O.* Halecki[2]) attira fort opportunément l'attention sur la place insuffisante réservée dans l'histoire dite générale ou universelle à l'histoire de l'Europe orientale, et il a conclu que „l'histoire de l'Orient de l'Europe, par le cours qu'elle a eu, est un élément essentiel de l'histoire européenne". En comparant, quant à leur contenu et à leur caractère, les stades particuliers ou périodes de l'histoire de l'Europe orientale aux divers stades de l'évolution de l'histoire de l'Europe occidentale, c.-à-d. l'histoire des pays et peuples romano-germaniques, il a démontré par des exemples concrets que l'évolution de l'histoire de l'Europe orientale coïncide au fond avec celle de l'histoire de l'Occident européen. En ma qualité de professeur d'histoire

---

[1]) La première partie de la présente étude a été présentée en allemand par l'auteur au VII-e Congrès international des sciences historiques à Varsovie le 23 août 1933. Le bref résumé parut dans les *Résumé des communications présentées au Congrès de Varsovie 1933*, II, p. 197—207, sous le titre: *Was ist die osteuropäische Geschichte (Deren Inhalt und Perioden)*, Warszawa, Comité organisateur du Congrès 1933.

[2]) Dans la conférence intitulée: *L'histoire de l'Europe orientale. Sa division en époques, son milieu géographique et ses problèmes fondamentaux*, parue dans, *La Pologne au V-e Congrès international des Sciences historiques Bruxelles 1923* Varsovie 1924.

de l'Europe orientale à l'Université Charles IV de Prague, j'ai dû — il y a longtemps déjà, — pour faire mon cours, résoudre la question de constituer un tableau d'ensemble de l'histoire de l'Europe orientale, en évitant de faire voisiner, d'une façon purement mécanique, l'histoire d'un pays ou peuple avec celle d'un autre pays ou peuple. J'ai dû notamment résoudre la question de savoir jusqu'à quel point il fallait m'occuper de l'Occident et surtout quels étaient les peuples et pays de cet Occident que je pourrais omettre dans mon exposé; c'est ainsi que je suis arrivé, il y a bien des années déjà, à me faire une notion — assez exacte théoriquement et scientifiquement — de l'Europe orientale ou, peut-être serait-il préférable de dire, de l'Orient européen, notion qui diffère sur bien des points de celle de mon estimé collègue Halecki; c'est pourquoi ma conception de l'histoire de l'Europe orientale est différente de la sienne.

Tandis que la conception de mon estimé confrère est plutôt géographique et idéologique, ma conception à moi est plutôt culturelle et politique, ou politico-culturelle. La diversité de nos points de vue apparaît, sous un aspect concret, dans notre façon d'envisager l'histoire byzantine et polonaise.

A la différence de M. Halecki qui considère la Pologne comme une partie très importante de l'Orient européen et qui prend l'évolution de l'histoire polonaise comme base pour reconstituer une grande partie de l'histoire de l'Europe orientale, j'exclus précisément la Pologne de la notion de l'Orient européen. Pour moi, en ce qui concerne l'histoire de l'Orient européen, j'attache de l'importance fondamentale à l'histoire byzantine, tandis que M. Halecki ne fait qu'effleurer cet élément.

M. Michel Lhéritier s'est prononcé — il n'y a pas longtemps [1]) — en ce sens que l'histoire byzantine constitue comme le noyau essentiel de l'histoire générale, et a demandé qu'elle fût enfin incorporée dans cette histoire, puisqu'il n'est plus possible ni de l'en isoler ni de l'ignorer.

Je voudrais dans l'exposé ci-dessous mettre en relief quelques problèmes pratiques et concrets dont devra tenir compte celui qui voudra réunir, de façon organique et constitutive,

---

[1]) *L'histoire byzantine dans l'histoire générale* (*Mélanges Charles Diehl*, I, 201 et 209).

l'histoire byzantine, et par là l'histoire de l'Orient européen en général, à un tableau de l'histoire générale.

Il est hors de doute qu'une des raisons pour lesquelles l'histoire de l'Europe orientale ne constitue pas d'habitude une partie organique du tableau général de l'histoire universelle, consiste dans le fait que peu de spécialistes seraient à même de dresser ce tableau. En général, de très bons connaisseurs de l'histoire de l'Europe occidentale, capables d'en présenter une habile synthèse, ne sont pas à même d'approfondir l'histoire de l'Europe orientale, tandis que d'autre part, les spécialistes de l'histoire de l'Europe orientale ne se soucient même pas d'acquérir une connaissance suffisante de l'histoire de l'Europe occidentale. Cette situation n'est pas, à ce qu'il me semble, l'effet du seul hasard, mais est plutôt en rapport avec un autre fait, à savoir qu'on ne songe pas encore à écrire une histoire générale ou universelle au sens propre du mot, c.à-d. une histoire qui suivrait le mouvement unitaire et intégral de l'évolution de toute l'humanité d'un point de vue universellement humain. Au lieu de cela, nous écrivons, comme l'a remarqué à juste titre Troeltsch[1]), seulement l'histoire de l'„européanisme". Il doit en être ainsi parce qu'en effet, une autre histoire générale, au sens historiosophique, n'est pas encore possible, comme l'a démontré, par des arguments probants, le même Troeltsch:

„Unter allen Umständen besteht die „Menschheit" als einheitlicher historischer Gegenstand nicht. Die Menschheit als ganzes hat keine geistige Einheit und daher auch keine einheintliche Entwicklung. Einen historischen Gegenstand gibt es nur, soweit ein gemeinsamer Sinn und Kulturgeist zu Grunde liegt, oder sich im Zusammenströmen des Geschehens derart bildet, dass ein wirklicher ehemaliger, individueller und konkreter Werdezusammenhang auf das gemeinsame Kulturergebnis hin vorliegt". „Es gibt für uns nur eine Weltgeschichte des Europäertums".

Quiconque réfléchit bien sur cette thèse de Troeltsch et la met à l'épreuve d'exemples concrets, jugera certainement qu'on ne peut chercher et trouver le „sens" et l'„évolution" que dans des sujets ou domaines particuliers, ou comme nous aimons à dire en tchèque, dans des „mondes" particuliers, tels que p. ex. les

1) *Der Historismus*, p. 706 — 708.

„mondes" chinois, indien, musulman. „Nur in solchen Kulturkreisen liegt ein einheitliches Kulturergebnis von jedesmal völlig eigenem und einzigartigem Sinn vor, und nur von jedem einzelnen dieser gibt es eine Entwicklungsgeschichte, die dann auch ihrerseits jedesmal eine eigentümliche, konkrete und invidueIle Entwicklungslinie bedeutet". [1])

„Aber selbstverständlich ist es nützlich und notwendig Geschichten von Indien, China, Japan usw. schreiben, soweit ein Europäer dazu imstande ist, und diese Geschichten entweder selbständig nebeneinander erscheinen zu lassen oder sie mit andernen Geschichten erscheinen zu lassen oder sie mit anderen Geschichten unentwickelter Völker nach geographisch Reihenfolge aneinanderzureihen, wie es etwa die Helmoltsche Weltgeschichte oder das Sammelwerk über die Kultur der Gegenwart getan hat"[2]). En examinant lequel de ces mondes culturels (voisin du monde européen et en contact avec lui) serait possible de comprendre dans l'européanisme, Troeltsch rejette expressément le monde musulman, étant donné que „l'Islam a sa propre histoire universelle", mais il y admet la Russie, en disant que l'admission de la Russie dans l'européanisme constitue un problème des plus importants[3]). Mais les motifs qu'il donne de cette décision,prouvent qu'il ne connaît que fort peu l'histoire de la Russie et qu'en général, il n'a guère songé à approfondir ce problème. Cependant la bibliographie qu'il donne en note, fait voir qu'il n'ignore pas le fait qu'il est d'usage d'opposer, en littérature historique — tant de l'Europe occidentale que de l'Europe orientale—la „Russie" à l'„Europe" (c.-à d. aux autres pays constituant l'Europe occidentale), comme formant deux mondes culturels différents.

Parmi les ouvrages traitant de la question, écrits par les auteurs occidentaux, le plus connu est l'excellent ouvrage de Masaryk *La Russie et l'Europe* (paru tout d'abord en allemand). Parmi les ouvrages russes, parus depuis longtemps, le plus remarquable est celui d'un précurseur de Spengler, N. J. Danilevskij, paru en 1871, sous le titre *Rossija i Evropa* (La Russie

---

[1]) Troeltsch, ibid., p. 708.

[2]) Troeltsch, ibid., p. 711.

[3]) Troeltsch, ibid., p. 728: „Der Islam hat daher eine Universalgeschichte für sich". — „Eine weitere wichtige Frage ist die Einbeziehung Russlands in den Europäismus".

et l'Europe). Il se propose encore d'ériger, en un système homogène, unitaire et fondé scientifiquement (quant à la philosophie de l'histoire) la vieille idéologie slavophile (des années 1840 — 1870).

Le fait que les slavophiles russes et leurs épigones, en examinant la Russie et son passé par rapport avec le passé et le présent des peuples plus avancés de l'Occident, et en appréciant beaucoup plus la valeur morale de la Russie que les progrès intellectuels de l'Occident, comprenaient en un ensemble culturel et orthodoxe de l'Europe orientale, également les Slaves orthodoxes et les Grecs, est d'une grande importance pour ma thèse. Ils considéraient les Grecs comme un peuple qui était à l'origine de leur civilisation, mais qui s'était détourné de la véritable foi chrétienne. Et ils voyaient le point suprême de cette civilisation dans l'Église orthodoxe qu'ils supposaient encore de se perfectionner, à l'avenir, par les moyens tout moraux.

Or, les Russes se considérant eux-mêmes, de même que les autres peuples slaves et les Grecs, comme formant un monde culturel particulier, l'habitude fut prise, qui se répandit tout d'abord parmi eux, ensuite ailleurs aussi, (à l'Occident également) de désigner le groupe des peuples orthodoxes avec les Grecs et les Russes en tête, comme le „grekoslavjanskij mir", le monde grécoslave, opposé au „monde romano-germanique" ou „monde européen occidental". Vl. Iv Lamanskij dans *Ob istoričeskom izučenii grekoslavjanskago mira v Europě* (Sur l'étude historique du monde greco-slave en Europe) (publié en 1871), par lequel il se proposait d'écrire un manuel qui servirait de point de départ à toute étude ultérieure du monde gréco-slave, voit dans l'histoire des rapports réciproques des mondes gréco-slave et romano-germanique, l'axe principal sur lequel tourne l'histoire de la vie, riche et polymorphe, des races chrétiennes de l'Europe et de l'Asie.

A. S. Budilovič, disciple de Lamanskij, publia, en 1896, dans le *Russkoe Obozrěnie* une étude intitulée *Kulturnaja otděl'nost narodov greko-slavjanskago mira* (La particularité culturelle des nations greco-slaves), où il démontre que les Slaves et les Grecs font un en semble racique et historico-culturel.

Cette conception de la Russie en tant que constituant, par rapport au monde romano-germanique, un monde culturel spécial et indépendant et dont les Grecs et les Slaves orthodoxes et à côté de ceux-ci

aussi les Roumains, les Géorgiens, les Arméniens et autres faisaient également partie, est aujourd'hui déjà universellement reconnue comme historiquement démontrée par toute une série d'exemples.

En comparant entre eux les deux mondes culturels, c. à—d. les habitants, les peuples et les pays qui les constituent, nous découvrons facilement, dans leur passé encore récent, certaines différences frappantes. En premier lieu, c'est le retard du monde européen oriental—de la Russie en particulier—dans les voies de la culture, retard qui a été signalé en Occident à la fin du XV-e et au début du XVI-e siècles déjà, et qu'un peu plus tard les Russes ont reconnu eux-mêmes; ensuite le manque de métiers et d'industries qui a pour conséquence le peu d'intensité de la vie citadine qui, dant l'Occident de l'Europe, était — et l'est encore — le principal élément du progrès. C'est encore l'insuffisance de la vivacité d'esprit et du goût des entreprises dans la population, qui contribue à ce que les peuples de ces pays gardent l'ordre social ancien et soient attachés à l'état de choses existant, anciennes méthodes agricoles, procédés de fabrication désuets. On constate aussi le manque d'esprit inventif, un conservatisme exagéré, une prépondérance tyrannique de l'élément religieux, une influence disproportionnée de l'Église et du clergé, l'asservissement politique du peuple et le despotisme du gouvernement et de l'administration de l'État, le manque de conscience civique des particuliers et le manque de sens des intérêts publics et de dévouement envers eux.

Si, dans la période plus ancienne de l'histoire byzantine, nous voyons cette société surpasser, en art et en technique des beaux-arts, et en civilisation générale et en culture urbaine, l'Occident européen à demi-barbare et qui s'instruit auprès d'elle, néanmoins certains signes caractéristiques, tels que l'asservissement politique et le fait que tous les intérêts étaient toujours davantage subordonnés aux intérêts de l'État, annonçaient une période de la stagnation culturelle, et avec elle, la décadence ultérieure. Si de l'étude de l'histoire byzantine fut tiré le terme de „byzantinisme" qui désigne non seulement l'humble servilisme des sujets vis-à-vis de leur souverain et des inférieurs vis-à-vis des supérieurs en général, mais encore un esprit retardataire et l'indifférentisme civile, l'étude de l'histoire russe donna le mot „tsarisme" qui a une signification à peu près analogue.

L'histoire byzantine est caractérisée par le fait que depuis longtemps était en vigueur et pratiqué dans cette société le principe qui veut que tout ce qui est plus ancien soit meilleur par le fait même. Ce principe était appliqué non seulement dans les querelles religieuses entre l'Eglise romaine et celle de Constantinople (cet argument fut mis en oeuvre notamment lors de la contestation au sujet de l'introduction filioque dans le Symbole des Apôtres par l'Occident), mais il conditionnait également toute l'activité culturelle de Byzance. Tous les peuples slaves (et non slaves) conquis à la cause du christianisme par l'Église de Byzance, adoptèrent ce principe en même temps que la religion chrétienne de l'Orient et sa civilisation. Il est caractéristique pour la société russe que la secte des vieux-croyants était la plus nombreuse de toutes celles qui se détachèrent de l'Église officielle. Cette opposition des vieux-croyants à l'Église orthodoxe officielle ne tire pas son origine, comme l'on pourrait croire, du fait que les vieux-croyants eussent désiré une Église plus moderne, répondant mieux aux besoins de la vie réelle, mais au contraire, elle avait pour origine le fait que l'Église officielle s'était engagée, pas bien hardivement d'ailleurs, dans la voie du progrès pour rendre la vie religieuse plus animée. Les vieux-croyants étaient des ultra-conservateurs dépourvus de tout esprit critique qui auraient voulu à tout prix sauvegarder les antiques traditions de l'Église en question, car ils croyaient voir la base et l'essence de l'ortodoxie précisément dans le maintien invariable de ces traditions. Mais dans l'histoire de l'Église de Byzance on peut signaler un élément analogue déjà au milieu du XIV-e siècle, où le „hesychasme" ultra-conservateur, mystique et quiétiste, se montra beaucoup plus fort que le mouvement qui penchait vers le rationalisme (la scolastique) de l'Occident, qui constituait sans aucun doute à l'époque un élément de progrès dan l'évolution de la civilisation occidentale.

Ni en Byzance, ni en Bulgarie, ni en Russie, ni dans aucun autre pays adhérant à l'Église orthodoxe, iln'ya aucun mouvement aussi important que le fut en Occident la Réforme et son contraire, la Contre-Réforme. Les voix rares et sans vigueur de ceux qui, dans la société russe, réclamaient une réforme, s'éteignirent presque sans écho. Il est exact que, dans les empires byzantin, bulgare, serbe et russe, les souverains étaient les chefs des Églises, mais cet état de choses n'impliquait nullement la sécularí-

sation des Églises dans ces pays, les souverains servant au contraire plutôt ces Églises et leurs intérêts qu'ils n'avaient la tendance à s'en servir. En s'opposant à l'Église et à ses idées, ils risquaient toujours de perdre leurs trônes. Il est exact qu'ils subordonnaient l'Église et ses intérêts à ceux de leurs États, et qu'ils furent plus d'une fois aux prises avec elle, de même que l'empire occidental avec la papauté, mais en ce qui concerne la conception du monde (la dogmatique), ils n'osaient innover en rien, surtout après la lutte violente qui eut lieu au sujet du culte des images. Les intérêts séculaires s'effaçaient en général devant les intérêts religieux et ecclésiastiques, à la différence de la société occidentale où les intérêts séculaires et surtout ceux d'un État, prévalaient toujours sur ceux de la religion et de l'Église, même lorsqu'on reconnaissait en théorie le pouvoir spirituel de l'évêque de Rome. A ce sujet on peut rappeler les rapports de la France et de ses souverains envers l'Église Romaine, ainsi que les efforts, couronnés de succès, des souverains de l'époque de la Contre-Réforme, qui tout en se montrant champions de l'Église essayaient de subordonner l'Église à l'État.

Dans l'Occident européen, la société laïque n'a jamais adhéré à l'Église et à la conception du monde professée par celle-ci, au point de considérer cette conception comme une chose absolument valable, devant être acceptée aveuglement. Au contraire, elle a essayé de la combiner avec la raison et de mettre sa justesse à l'épreuve de la réalité et de l'expérience. Cet état de choses en Occident explique qu'on y aît vu naître, d'une part, l'enseignement philosophique de la théologie scolastique, rationaliste et orthodoxe, d'autre part, les tendances hérétiques réprouvées et réprimées par l'Église, Plus tard, quand l'Occident se familiarisa avec les littératures classiques, notamment avec la littérature grecque, on vit cette société abandonner peu à peu la conception du monde représentée par l'Église, et se faire, à l'aide des sciences exactes et naturelles, une nouvelle conception indépendante de la religion ou même lui étant hostile. Cette nouvelle conception satisfaisant aux besoins et aux intérêts de la société laïque qui s'efforçait d'acquérir une domination sur la nature qu'elle soumettait à des recherches approfondies en vue des facilités qu'elle se proposait ainsi d'introduire dans la vie terrestre qu'elle voulait plus agréable sans se demander si cette

vie d'ici-bas, rendue meilleure, plus aisée et plus délectable, ne constituerait pas un obstacle à la vie éternelle.

Rien de pareil ne nous apparaît dans l'histoire de l'Orient européen. Il est exact que les Byzantins n'avaient pas rompu leurs liens avec la civilisation antique, et qu'ils connurent la littérature grecque classique beaucoup plus tôt et mieux que les habitants de l'Occident, mais ils n'en tiraient pas, pour la pratique, des conséquences pareilles à celles que produisait la connaissance de cette littérature dans les esprits occidentaux.

La Bible et les ouvrages des Pères de l'Église eurent toujours plus de prestige à leurs yeux que le paganisme classique. Il est exact que, s'appuyant sur les ouvrages scientifiques de l'antiquité, ils essayèrent, pas trop hardivement d'ailleurs, de reprendre des recherches scientifiques, mais ils ne peuvent invoquer aucun savant de l'importance de Copernic. Toutes les recherches et découvertes scientifiques et techniques de l'époque moderne furent réalisées par l'Occident et ne s'introduisirent que bien plus tard dans l'Europe orientale.

Bien entendu, de nos jours tout est changé. La Russie, à partir de l'époque de Pierre le Grand, et en partie déjà auparavant, au XVI-e siècle, s'efforça, surtout grâce à la volonté de ce souverain, de ratrapper en civilisation l'Occident européen, et des peuples orthodoxes plus petits (tels que le peuple grec, serbe, roumain, bulgare) travaillant à s'affranchir de la domination turque, tâchaient de réaliser chez eux, le plus vite et le plus complètement possible, tous les progrès culturels de l'Europe occidentale, de sorte que, vers la fin du XIX-e siècle déjà, ils étaient à la hauteur de la civilisation moderne, et purent même produire des savants et des penseurs qui firent autorité dans leur domaine. Les Églises nationales, n'osèrent s'opposer à ce mouvement de progrès, car celui-ci était entièrement lié à l'affranchissement de ces peuples, et constituait même l'unique moyen d'assurer leur indépendance. Si les Églises gardent le caractère ultra-conservateur qu'elles avaient aux époques précédentes, la vie réelle rendit nécessaire une espèce de „modus vivendi" entre elles et la société laïque. En Russie, des efforts tendant à européaniser la société russe, provoquèrent de très graves dissensions entre ceux qui adhéraient à la vieille conception ecclésiastique du monde d'une part, et de l'autre les partisans de la civilisation, occidentale, ces derniers entendant non

seulement rattraper cette civilisation, mais encore de la devancer de façon à devenir un élément dirigeant dans toute l'évolution de la civilisation humaine. Pour ce qui est du régime actuel, les bolchévistes mènent, on le sait, une lutte acharnée contre l'Église et sa conception du monde.

Malgré les progrès considérables et nombreux, qui eurent lieu au cours du siècle dernier dans le monde gréco-slave, certaines traditions et coutumes y persistent et l'esprit de leur ancienne civilisation (qui se fait jour notamment dans la politique intérieure) n'est pas disparu non plus. Cet état de choses constituera encore longtemps un empêchement à ce que l'existence soit vraiment pénétrée, dans ces pays, de la civilisation de l'Occident européen.

Des différences entre le monde culturel de l'Europe occidentale et celui de l'Orient européen étaient moins frappantes et moins profondes qu'entre le monde islamique et l'Occident européen, ou bien entre le monde hindou et chinois, ce qu'il faut sans doute attribuer surtout au fait qu'à quelques exceptions prés, les deux mondes culturels de l'Europe comprennent des peuples de famille indo-européenne, de plus que les conditions géographiques de ces deux mondes n'offrent pas de grandes différences. Cependant les différences qui existaient entre ces mondes, étaient si importantes qu'elles donnèrent lieu à des sentiments d'hostilité profonds et durables, qui aboutirent plus d'une fois à d'aigües oppositions et à des guerres.

A l'époque des croisades, les „Francs" et les Byzantins se rencontrèrent plus d'une fois dans la lutte économique comme sur le champ de bataille jusqu'à ce que les „Francs" finissent par l'emporter sur l'Empire byzantin non seulement par les armes, mais encore dans le domaine économique. A l'époque de la Contre-Réforme, lors des guerres longues et violentes entre la Pologne et le souverain de Moscou, le plus occidental des adversaires occupa la „Troisième Rome" (orthodoxe), de même que les „Francs" s'étaient rendus jadis maîtres de la „Deuxième Rome".

Quoique, à la base proprement dite des conflits, des combats et des luttes entre les deux mondes culturels de l'Europe fussent des intérêts matériels ou des ambitions laïques (la volonté d'acquérir de nouveaux territoires, des intérêts commerciaux, etc.), on peut cependant dire que la religion et la foi les conditionnaient, les renforçaient. Les deux adversaires dont les com-

bats el les luttes finirent par la prise de Constantinople par les „Francs", et par celle de Moscou par les Polonais, appartenaient à deux Églises depuis longtemps hostiles et séparées par un schisme. Mais *le christianisme d'alors s'identifiait en réalité avec la civilisation elle-même.* Le schisme qui sépara de l'Église Romaine l'Église byzantine (et ses ramifications), fut d'une part la conséquence et d'autre la manifestation probante, de la réalité du fait que la chrétienté romaine faisait partie d'un autre monde culturel que la chrétienté gréco-slave.

L'histoire de l'Europe orientale, ou mieux dit celle de l'Orient européen, est par conséquent l'histoire du monde culturel gréco-slave. Comme le fait voir l'exposé ci-dessus, la notion historico-culturelle de l'"Orient européen" ne coïncide pas tout à fait avec la notion géographique. A la différence de cette dernière notion, naturellement invariable en tant que quantitative, la notion historico-culturelle est sujette à changer, c.-à-d. qui elle désigne une partie de l'humanité présentant une même qualité culturelle et ayant des intérêts et des aspirations communes dans le domaine politico-culturel. Ce dernier groupe peut, suivant les circonstances, augmenter, c'.-à-d. s'étendre, ou bien diminuer, c.-à-d. se restreindre. D'ailleurs, cette qualité est commune à tout groupe humain, ou à une société, en un mot à toute entité sociologique. P. ex. l'Église catholique, qui s'est répandue — et se répand encore dans tout l'univers — a connu également des périodes des pertes quantitatives (à l'époque de la Réforme et aussi à l'époque contemporaine, hostile à toute religion).

Il y a entre les notions historico-culturelles d'un pays et les notions géographiques cette différence de principe que la *notion historico-culturelle d'un pays ou d'un Etat est en réalité l'expression d'une société,* ou bien d'un groupe d'hommes vivant sur un certain territoire, tandis que la *notion géographique signifie une certaine partie de territoire, pourvue,* bien entendu, de qualités et de conditions qui peuvent, mais ne doivent pas nécessairement, déterminer une certaine évolution historico-culturelle.

Celui qui entend établir certains ensembles géographico-historiques, c.-à-d. des territoires dont les propriétés ont déterminé p. ex. l'origine et l'existence de certains États ou, dans d'autres cas, les directions des routes commerciales, et la direction des mouvements culturels qui suivaient d'habitude ces dernières, ne

pourra pas le faire que s'il possède une connaissance très détaillée des faits historiques. Ce sont ceux-ci seulement qui, dans bien des cas, mettent en relief certaines qualités d'un territoire ou d'un pays.

Si pour établir ma notion historico-culturelle de l'„Orient européen" le facteur décisif est constitué par la *civilisation* ou la *culture* du domaine en question, cela ne veut pas dire que les événements politiques doivent être rejetés au second plan ni sous-estimés. Naturellement je ne puis partager le point de vue de Below, à savoir que le facteur politique constitue un facteur décisif dans l'histoire de l'humanité, et sa thèse que „das Wesen des Staates ist Machtentfaltung, ist der Wille sich in der Geschichte zu behaupten und durchzusetzen". Si l'histoire n'était avant tout et principalement que l'histoire des organismes d'État, c.-à-d. des sociétés à forme étatique, comment pourrait-on y faire entrer des mouvements historiques universels, dépassant la sphère des États ou ayant lieu en dehors d'eux? Comme par exemple l'évolution du christianisme et sa scission définitive en deux grands groupes ecclésiastiques? Comment, en déterminant les périodes historiques, classer le mouvement des croisades, comment répartir le cours qu'il a eu parmi divers États de façon à ce que l'importance de ce mouvement, au point de vue d'idées de l'histoire universelle et surtout culturelle, ne soit pas absorbée par les événements politiques? Où ranger un événement de genre de la colonisation allemande au XIII-e et XIV-e siècles, c.-à-d. à une époque où l'Allemagne, en tant qu'État, jouait un rôle tout à fait secondaire, ou bien le puissant essor que prit la civilisation française à partir de l'époque de Louis XIV et notamment au cours du XVIII-e siècle dont l'influence subit l'Allemagne et surtout la Prusse, sans cependant être politiquement asservie à cette même France? D'ailleurs il suffit de citer le fameux passage d'Horace:

> „Graecia capta ferum victorem coepit et artes
> intulit agresti Latio"

auquel on peut trouver un pendant, en ce qui concerne l'histoire de l'Islam, dans le rapport de la Perse et des Persans avec la domination arabe.

L'examen attentif et l'étude du cours qu'a eu l'histoire et, en particulier, la comparaison des différents mouvements historiques

entre eux prouve que, suivant les circonstances, ce sont *des raisons hétérogènes qui déterminent les mouvements directeurs de l'histoire:* ce sont tantôt des raisons d'ordre politique ou plus précisément, des raisons résultant de la vie d'un État, tantôt des raisons d'ordre économique, tantôt des raisons d'ordre intellectuel, à savoir résultant des intérêts purement intellectuels, ou qui ont ce caractère en grande partie.

D'ailleurs, en examinant *le sens profond de l'évolution historique de l'humanité entière,* on verra sans doute que son côté politique, ou étatique, est d'une importance assez secondaire. L'humanité, dès ses premiers pas et même avant encore si nous acceptons la théorie selon laquelle l'espèce „homo" est le résultat du développement d'espèces inférieures d'animaux, lutte contre la nature pour sa vie, et les hommes luttent également entre eux pour la possession de cette nature en tant que mère nourricière (lutte pour le sol fertile, lutte contre le sol pour les minéraux, l'eau, les cours d'eau et les mers, les moyens de communication, etc.). La lutte primitive pour la vie a pris, avec le temps, la forme de l'effort fait par l'homme pour conquérir la domination la plus complète possible de la nature, de sorte que l'homme, qui lui-même en fait partie, puisse s'en affranchir le plus possible. L'humanité arrive à posséder de la nature et d'elle-même une connaissance de plus en plus profonde, pénétrante, systématique et scientifique, et profite également de plus en plus de celle-ci. Elle crée les moyens toujours meilleurs non seulement de mieux préserver sa vie, mais aussi de la rendre plus agréable et plus aisée, en donnant naissance à une *civilisation* ou *culture* de plus en plus achevée. Le but dernier et suprême—qui ne sera sans doute jamais atteint—est de se rendre maître de la nature afin que l'humanité arrive à y vivre à la façon des dieux, de sorte que l'homme ne soit pas mortel, qu'il n'y ait plus de maladies, que le nombre des hommes n'augmente pas au delà du nécessaire, que tous les hommes puissent, dans la mesure la plus large, et le plus longtemps possible, jouir du bien-être.

Le niveau toujours plus élevé et le perfectionnement croissant de la civilisation font que le nombre des humains qui y participent multiplie, et que l'évolution tend à ce que toute l'humanité puisse y prendre part et cela de façon à ce que la civilisation la plus haute ou la plus achevée (à savoir la civilisation

européo-américaine) devienne la civilisation seule et unitaire de tout le globe terrestre, c.-à-d. la propriété commune de toute l'humanité.

La lutte contre la nature, c.-à-d. la lutte pour la vie, étant pleine de difficultés, les hommes se sont associés et groupés sur le modèle des animaux qui forment des troupes, des volées, des essaims etc. Ces formations étáient les premiers États, car les États remontent aux premiers âges de l'humanité, comme l'a démontré triès justement Ed. Meyer. Les États étaient, et en réalité sont encore, les associations d'hommes constituées indépendamment de leurs demeures fixes ou variables. L'État commence par être une société et ce n'est qu'au figuré qu'il désigne le territoire occupé par cette société. La raison d'être des États fut originairement la lutte menée en commun contre la nature, p. ex. la lutte contre les bêtes sauvages, la chasse en commun à fin de se procurer la nourriture, la garde commune des troupeaux fournissant le lait. Ce n'est qu'en second lieu que ces sortes d'États poursuivaient le but de la défense en commun de ceux qui les constituaient contre une autre troupe, un autre groupe humain, un autre État.

L'histoire la plus ancienne de l'humanité est constituée par le fait que la lutte contre la nature et l'asservissement de celle-ci étaient pratiqués par les groupes d'hommes, les colonies, les tribus, les familles, les petites sociétés ou les États particuliers et relativement petits, isolés et séparés les uns des autres. Le fait que l'humanité, tout en découvrant les moyens de plus en plus ingénieux de mettre à profit la nature, se multipliait toujours davantage et courrait de façon plus dense des parties toujours plus étendues du globe, ce fait-là contribuait à rapprocher entre eux les divers groupes de cette humanité dont les rapports mutuels devinrent de plus en plus fréquents. Ainsi purent avoir lieu des échanges de plus en plus actifs des biens culturels, et les petites civilisations locales et particulières s'unissaient pour donner naissance à des civilisations propres à tout un domaine et occupant des territoires de plus en plus étendus, ces civilisations embrassant de vastes territoires s'approfondissaient toujours davantage et atteignaient une valeur toujours plus haute. Il est exact que plus d'une fois la fusion de ces petites civilisations eut lieu par la force, mais dans les grands ensembles culturels figuraient également des États tout à fait indépendants (c'était le cas des com-

munes grecques, des poleis) ou très librement groupés. L'étendue et les frontières des États étaient sujettes à des changements nombreux et fréquents, mais les étendues occupées par des civilisations étaient relativement stables, ou au moins changeiant peu. A partir d'une certaine époque, la civilisations européenne (de l'Occident européen) avec la civilisation américaine qui en constitue comme un rameau, a commencé à établir de façon decisive sa prépondérance sur ses autres rivales, les civilisations indienne, chinoise et islamique, et s'est propagée au dépens de ces dernières de sorte qu'à l'époque actuelle il lui est permis d'aspirer à devenir bientôt l'unique civilisation de l'humanité entière, et sa plus haute expression.

Le fait que l'humanité s'est multipliée et répandue sur tout le globe terrestre a été sans doute favorable au perfectionnement intérieur des civilisations humaines prises comme un tout, mais dans bien des cas, il a nui au progrès de la civilisation qu'il a empêché ou retardé. Ce phénomène a eu pour conséquence de nombreux et sanglants combats entre les différentes communautés humaines. Étant donné que les événements liés à la propagation du genre humain à travers le globe terrestre, les combats en vue de conquérir des territoires et des sphères d'influences abondaient en péripéties dramatiques et mettaient souvent en jeu les forces vitales d'un de ses groupes, quoi d'étonnant à ce que ce soit toujours cet ordre de faits qui aient retenu l'attention de ceux qui enregistraient les événements historiques. Mais si l'on se place à un point de vue universellement humain, *la lutte de l'homme contre la nature, c.-à-d. la formation de la civilisation (de la culture) est sans doute pour la société humaine beaucoup plus importante que l'histoire politique.* Ceci est d'autant plus vrai que l'évolution culturelle ne connaît pas les frontières des États, et que l'accomplissement de la civilisation la plus parfaite possible, à savoir la domination la plus complète de la nature par l'homme, est possible même sans la vie dans un État et sans la vie politique, car enfin l'anarchisme, c.-à-d. la vie affranchie au sens le plus noble du mot, est l'idéal de l'individualisme humain.

La lutte de l'homme contre la nature étant devenue dès les époques préhistoriques déjà, une des occupations régulières et quotidiennes des hommes (p. ex. l'agriculture, la chasse, l'élèvage des bestiaux, l'irrigation et le desséchement du sol, le déboise-

ment des forêts, l'observation de la révolution des corps célestes et des effets de la chaleur solaire, la navigation maritime, etc.) à la différence des événements politiques qui ne faisaient que déranger et troubler l'homme dans ses occupations quotidiennes et par là paisibles, et la rivalité et les luttes entre les divers groupes d'humanité se faisant d'autant plus nombreuses et fréquentes que l'humanité se multipliait, ces événements en venaient à former l'histoire au sens propre du mot et à s'identifier avec elle. Mais déjà les hommes politiques et les intellectuels de l'antiquité se rendirent compte que la civilisation constituait une base indispensable de prospérité politique. Le sachant, les Grecs, les Romains et les Byzantins plus tard se jugeaient en droit de regarder de haut en bas des barbares qui avaient sur eux l'avantage du nombre, mais sur lesquels ils l'emportaient par la civilisation, Le fait pour une société de tendre à créer une civilisation de plus en plus haute et parfaite doit être considéré comme la marque la plus importante du *progrès*. Toutes sortes d'opinions ont été formulées au sujet de ce que c'est le progrès; elles sont en somme d'accord sur ce que *le progrès consiste dans l'invention de moyens de plus en plus meilleurs pour rendre la vie de l'homme ici-bas plus facile et plus agréable.* Mais étant donné que tout le monde ne peut participer à ces moyens dans la même mesure, si, malgré l'essor et le perfectionnement de la civilisation, une grande partie des hommes vivent dans la misère et ne peuvent satisfaire leurs besoins que très difficilement, il n'y a véritablement progrès que dans le cas où, en même temps que la civilisation progresse, un nombre toujours croissant d'hommes parvient à la domination de ces moyens permettant à l'humanité de subsister plus facilement et de rendre la vie ici-bas plus heureuse et plus agréable,

J'ai esquissé dans l'exposé ci-dessus, bon gré mal gré une philosophie de l'histoire succincte, mais *correspondant*, j'espère, *à la réalité, de l'histoire humaine*, à savoir *universelle* ou *générale* qui comprend également le critérium selon lequel il faut apprécier les événements historiques, critérium qui nous servira à déterminer le sens profond de l'histoire de l'Europe orientale et le groupement de celle-ci en diverses périodes. C'est le critère des *progrès dans la voie de la culture et des tendances humanitaires.*

Ce critérium est le critérium historique le plus élevé, car il est universellement humain et presque totalement objectif. S'il

ne l'est pas tout à fait, c'est que par exemple quand nous voulons juger les rapports de l'homme envers la nature, notre connaissance imparfaite, tant de la nature que de l'homme en tant que faisant partie de celle-ci, constitue un empêchement à une appréciation parfaite, et si nous voulons p, ex. juger les rapports de l'homme avec l'homme (le point de départ de la philosophie humanitaire), la tâche sera d'autant plus difficile qu'il est plus malaisé de tenir compte de toutes les prétentions et exigences individuelles dans le cas concret p. ex. où il s'agit de distinguer la cupidité vicieuse et la rapine d'un peuple d'une part, de l'autre un effort personnel digne d'éloge et la prise de possession d'un bien qui jusque - là n'était à personne. Malgré cela, l'histoire contemporaine prouve que ce critère est justifié dans une large mesure, car depuis l'effroyable guerre mondiale, nous assistons à des tentatives sérieuses tendant à ce que les rapports réciproques des différents groupes d'hommes soient réglés par voie d'entente et par traités et non pas par guerres. Nous voyons que le principe du droit pour chaque peuple de disposer librement de lui-même pénètre partout et est appliqué même aux peuples petits et arriérés au point de vue de la civilisation, et que le socialisme propage l'idée que tous les hommes sont égaux, qu'ils ont les mêmes droits à participer non seulement aux moyens de production, mais encore à tous les dons de la nature et à toutes les conquêtes de la civilisation.

L'un des nouveaux synthéticiens de l'histoire générale, M. E. Cavaignac, est le plus près, à mon sens, de ma conception ou de ma philosophie de l'histoire générale. Cependant il n'est pas sans concevoir le cours qu'a eu l'histoire mondiale, sous un angle un peu étroit, car il n'y voit que le groupement des petits domaines culturels en mondes culturels beaucoup plus vaste. D'après lui, l'objet de l'histoire est constitué par les dépendances et les rapports des diverses „civilisations" entre elles, ce qui évidemment ne correspond pas tout à fait à la vaste amplitude du domaine historique. Il est exact que cette conception donna lieu à tout un système, d'ailleurs bien fondé, de détermination des périodes historiques, mais la conception dualiste du monde méditerranéen opposé au monde franc et au monde arabe ne correspond pas à la réalité, étant donné surtout qu'en ce qui concerne l'empire romain d'Orient, on ne lui assigne qu'un rôle secondaire dans l'évolution historique, bien qu'il ait exercé long-

temps encore une influence considérable sur le monde d'Occident, et cela surtout sur le monde franc. La conception de la dernière (quatrième) période correspond, seule, à la réalité; en effet, c'est pendant cette période que nous voyons l'Europe occidentale jouer dans l'histoire un rôle toujours plus important.

Tout en étant d'accord avec M. Cavaignac estimant que la première période de l'histoire mondiale est constituée par l'époque où existaient plusieurs cultures ou civilisations isolées, (je néglige le point de savoir quelle est la limite de cette période) et que la deuxième période est constituée par l'unité culturelle de la Méditerranée, je pose de façon tout à fait différente *la question de l'origine et du caractère du dualisme méditerranéen,* dont la prolongation est, d'après M. Cavaignac, le phénomène essentiel de la troisième période.

La civilisation européo-américaine d'aujourd'hui qui tend à devenir une civilisation unitaire, et même la plus achevée du globe, étendant sa domination sur l'humanité entière, est fondée sur la *culture* de l'empire romain, à savoir la civilisation *hellénistico-romaine,* comme on l'appelle d'habitude d'après des principaux éléments[1]. Quant à sa partie hellénistique, elle comprenait, elle-même, plusieurs éléments: il y avait des éléments de la civilisation assyro-babylonienne, égyptienne, juive et syro-sémitiques en général, hittite, crétoise, et égéenne, persane, grecque, etc. Pour ce qui est de la partie romaine de cette civilisation, elle comprenait des éléments de la civilisation étrusque, gauloise, illyrienne, etc. L'union du vaste empire romain sur la Méditerranée provoqua le mélange rapide et intense de tous ces éléments, qui étaient sur le point de fusionner bientôt complètement en une seule civilisation hellénistique, à condition que les conditions extérieures de l'ensemble ne fussent pas modifiées. Mais la grande migration d'Asie en Europe des peuples (germains et turco-tatares), due surtout à la multiplication des hommes, à laquelle venait s'ajouter la lutte, acharnée et longue, de l'empire romain contre la Perse rivale, fit que *l'Occident romain s'éloigna* tout d'abord, et, avec le temps, *se détacha de l'Orient hellénistique*

---

[1]) Cf. Wendland, *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zum Judentum und Christentum.* Tübingen 1907 — 1912.—*Die hellenistisch-römische Kultur* Dargestellt von Fr. Baumgarten, Fr. Poland, R. Wagner. Leipzig - Berlin 1913.

stique. La constitution de deux empires romains, la fin de l'empire d'Occident, l'envahissement du territoire qu'il occupait par les Germains et la constitution de deux organismes chrétiens indépendants — Rome et Byzance — constitution qui est en rapport avec le fait dernier, tout cela a eu pour conséquence que l'évolution de l'Occident romain suivit, à partir d'un certain moment, d'autres voies que l'Orient européen.

La divergence essentielle dans l'évolution de ces deux ensembles politico-culturels était constituée par le fait que, à la différence de l'Orient romain, c.-à-d. de l'empire romain d'Orient ou byzantin qui *conservait intact* et *non détérioré* le legs culturel transmis par l'empire romain unitaire, l'Occident romain n'en conserva que des fragments discontinus, pour autant que ceux-ci lui fussent transmis par la littérature et les traditions latines. D'ailleurs sous l'influence des nouveaux venus, les Germains, il modifiait toujours davantage ces vestiges pour les adapter au goût et au besoin de ces peuples. L'empire byzantin resta une monarchie militaire absolue, qui s'appuyait sur la classe des fonctionnaires bien organisés et sur l'économie financière, comme c'était le cas des anciens États hellénistiques. Ce système était basé sur l'activité industrielle et commerciale de la population fort riche à laquelle ne manquait pas l'esprit d'enteprise répartie parmi plusieurs villes des Balkans, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, dont plus d'une — Alexandrie, Antioche, Constantinople — constituaient un centre d'art et de culture. Dans cette catégorie de villes florissait une riche littérature qui faisait autorité dans le pays et répondait aux besoins de l'époque qui cultivait avant tout la philosophie et la théologie. Ces villes avaient également les écoles supérieures où enseignaient des savants et des penseurs remarquables munis de connaissances profondes sur les littératures anciennes et classiques en général. Toute la civilisation était d'ailleurs pénétrée, comme nous le savons, de l'esprit chrétien et les problèmes qui avaient trait à la conception chrétienne du monde passionnaient l'opinion et donnèrent lieu plus d'une fois à des luttes violentes entre les défenseurs de tel ou tel dogme ou principe moral. Le christianisme des habitants de l'Orient romain différait, par la nature des intérêts en jeu, par la conception de la religion, de la foi et de la morale, et par tout son esprit en général, du christianisme pratiqué par l'Occident romain. Le christianisme orien-

tal de cette époque est caractérisé par son penchant au mysticisme, et par son éloignement de la vie réelle, qui le faisait concentrer tout son intérêt sur la vie spirituelle, réalisant autant que possible ici-bas l'union de l'homme avec Dieu. D'ailleurs la conception du monde formulée par Origène (III-e siècle apr. J.-C.) était à la base de toute la pieté byzantine et l'Église elle-même tâchait à tout prix de la maintenir en vigueur.

Quoique les chrétiens byzantins s'efforçassent de prouver que la terre n'était pas leur véritable patrie, l'Église supportait la suprématie du pouvoir séculaire suprême, exercée sur elle depuis l'époque du premier empereur chrétien, Constantin. Il est exact que plus tard son chef spirituel (le patriarque de Constantinople) s'opposa à cet état de choses, mais ne pouvant s'appuyer sur aucune force assez considérable, il dut céder. L'empereur continuait à être le chef suprême de l'Èglise, il était à la fois le souverain matériel et spirituel. Malgré cela, l'esprit qui animait l'Église, était si puissant qu'aucun empereur n'osa prendre l'initiative d'un changement radical ni quant à la foi ni quant au système régissant l'Église. Celui qui essayait d'imposer une chose, dût-elle être d'importance secondaire, qui contredirait l'idée qu'on avait admise une fois pour toute de la piété chrétienne, s'exposait à susciter une opposition, une agitation, et des revoltes qui menaçaient son trône.

La société constituant l'Orient romain ne fit somme toute avancer en rien la civilisation chrétienne de l'empire romain, ce qui s'explique par le fait que cette dernière s'identifiait presque au christianisme qui était définitivement considéré comme la conception du monde la plus parfaite. C'est pourquoi ni les investigations au sujet de la nature, ni la médecine, ni la spéculation philosophique de cette période ne purent marquer ancun progrès considérable: les instruments mêmes du travail humain, nécessaires à mettre à profit les richesses de la nature, ces instruments, eux-aussi, ne subirent en comparaison de l'époque précédente (le christianisme époque classique) que des perfectionnements médiocres. Ce n'est que dans les beaux-arts, dans l'art appliqué et dans l'art de la guerre, que furent réalisés certains progrès (tel que l'invention du feu grégeois), mais l'art religieux lui-même se ressentit bientôt du conservatisme en matière de la religion.

La migration des peuples et les graves conflits qui en résultèrent pour l'empire romain d'Orient, élargirent la conception byzantine du monde, sans cependant contribuer à approfondir l'étude de la nature.

De même que dans le domaine culturel, dans celui de la politique également, l'empire romain d'Orient s'efforça de garder intact le legs qui lui avait transmis l'empire romain unitaire. Comme la situation extérieure n'était plus la même, l'esprit d'expansion de ce dernier se réduisit à un esprit de défense, à la volonté de garder ou de reconquérir les territoires lui appartenant lors de la division de l'ancien empire romain. L'empire romain d'Orient se borna à faire, presque toujours une politique défensive, même à l'époque où son attitude paraissait énergique et où il se livrait à des attaquants, car il ne prétendait que de reprendre ce que lui appartenait auparavant. L'histoire extérieure de cet empire consiste en somme dans le fait que, abstraction faite de certains moments où il put reprendre certains territoires, ou faire valoir des revendications anciennes, il perdit peu à peu tout ce qui lui appartenait jusqu'à ce que lui ne restât que la capitale, Constantinople. Mais ces pertes de territoire et les échecs de sa politique extérieure, furent balancés dans une large mesure par la propagation parmi les autres peuples de la civilisation de l'empire romain d'Orient, en particulier parmi ceux qui par suite de la grande migration étaient devenus ses voisins dans l'Europe orientale. Après le perte, au IX-e s., des Sémites et des Hamites, qui par leur civilisation hellénistico-romaine avaient collaboré à la formation et au développement de la civilisation islamique, l'empire et la civilisation de l'Orient romain avaient gagné, au IX-e s., les Slaves balkaniques, et vers la fin du X-e s., les Slaves russes, ce qui fit que cette civilisation embrassait plus de la moitié de l'immense plaine de l'Europe orientale. Ayant adopté la civilisation de l'Orient romain sous la forme du christianisme, les Slaves méridionaux et orientaux surent éviter, même dans le voisinage le plus proche des Byzantins, de perdre leur individualité nationale, et quoiqu'ils eussent fait de leur langue slave l'intermédiaire et l'instrument de la ci-civilisation qu'ils avaient adoptée, ils s'attachèrent à cette civilisation si fermément et si profondément qu'elle devint même une partie inséparable de leur vie nationale. Le foyer de cette civilisation, Constantinople, était l'objet des aspirations et le but suprême des souve-

rains slaves, et cela surtout des empereurs russes. Délivrer le berceau de l'Église orthodoxe de la domination des incroyants, faire flotter de nouveau sur l'église de Sainte Sophie l'étendard chrétien, c'est la tâche que les Grecs eux-mêmes invitaient les tsars russes à accomplir.

Lorsque les Turcs s'emparèrent de l'émpire byzantin, de la Bulgarie et de Serbie, *la Russie devint le représentant principal et le dépositaire* non seulement du *christianisme oriental,* mais encore *de la civilisation de cette partie de la chrétienté,* et les émigrés slaves des Balkans se mirent à considérer Moscou comme une „troisième Rome", dont le destin est de persister, avec une fidélité inébranlable, dans la véritable foi chrétienne et de parvenir, avant la fin du monde, à délivrer toute la chrétienté, de sorte qu'il n'y ait plus qu'un seul bercail et un seul pasteur.

A la Russie, ses empereurs, son Église et sa société, incombèrent, après la chute de l'empire byzantin et des États slaves des Balkans, les tâches politiques et culturelles de l'ancienne Byzance. Tout ce que cette dernière n'était pas arrivée à accomplir, arrêter et repousser les Barbares païens d'une part, et les „hérétiques" occidentaux de l'autre—tout cela était désormais considéré comme la tâche de la Russie, et celle-ci s'en acquitta avec succès en constituant le nouvel immense empire russe. Ce dernier non seulement arrêta pour toujours l'expansion offensive des Turco-tatares, mais encore, par le démembrement de la Pologne dont il avait annexé une partie, ainsi que par la victoire remportée sur les Suédois, rendit pour longtemps impossible au monde européen occidental d'aspirer à des conquêtes en Europe orientale orthodoxe. Et enfin, la Russie accomplit sa grande mission politico-religieuse, en affranchissant de la tyrannie turque, les Grecs, les Serbes, les Bulgares et les Roumains, bien que le symbole de cette mission, l'église de Sainte Sophie, à l'auréole rayonnante, et la „deuxième Rome", durent être laissées aux mains des infidèles. A la différence de l'altière société byzantine qui avait été victime de la rapacité et de la soif de conquêtes des incultes „Latins" occidentaux, la Russie, aux contraire, à l'époque de Napoléon I-er et à l'époque de la réaction politico-culturelle qui suivit l'anné 1815, fit sentir aux Occidentaux le poids énorme de sa puissance, et l'Europe tout entière dut la reconnaître comme un élément égal à n'importe quel autre pays dans la politique mondiale. Il y a donc, au premier abord, une

différence frappante entre la politique extérieure de Byzance et des États balkaniques slaves d'une part, et celle de la Russie de l'autre, différence qui porte surtout sur les résultats des deux politiques, mais il faut tenir compte du fait que l'accroissement territorial de la Russie n'était qu'une conséquence de l'attitude de ce pays, qui était tout d'abord et par principe défensive, et cela non seulement vis-à-vis de l'Orient, mais encore vis-à-vis de l'Occident; que c'était en réalité une offensive pour ainsi dire défensive, dirigée d'une part contre les Turco-tatares, et d'autre part contre les Suédois et les Polonais; et qu'il s'agissait en réalité pour la Russie d'assurer, par la nouvelle extension de son territoire, ce qu'elle n'avait fait que reconquérir. En outre, la politique de la Russie à la fin du XVIII-e et au début du XIX-e siècles, ne fut, en grande partie, que la conséquence de l'européanisation rapide de ce pays.

Au point de vue religieux et culturel, la société russe, ayant à sa tête les souverains russes et un clergé éminent (surtout les patriarches), s'efforçait non seulement de maintenir jusqu'à la consommation des siècles, le legs spirituel que lui avait transmis l'empire byzantin, mais encore de le purifier, c'-à-d. de le débarrasser des apports (latins, „hérétiques"), considérés comme la cause de la chute de la „deuxième Rome". La ruine de l'empire byzantin était pour les Russes le signe évident de l'altération de la religion de Byzance, qui avait perdu, avec le temps, sa pureté originelle, cette pureté qu'eux-mêmes étaient fiers d'avoir conservée dans une religion intacte depuis le moment où elle leur avait été transmise par les Grecs. En autres termes, devenus un facteur important dans le monde orthodoxe, les Russes manifestèrent un esprit encore plus conservateur et réactionnaire que ne l'avaient fait les Byzantins. Les différences qui distinguaient la religion russe d'avec la byzantine, et dans lesquelles les Russes voyaient la preuve de l'unité de la religion chrétienne ininterrompue, étaient en réalité des apports populaires et nationaux russes de date postérieure et somme toute ils ne comportaient aucune modification essentielle. Mais en examinant l'évolution historique de la Russie, il faut tenir compte des efforts conscients de la société conservatrice russe, qui se sont manifestés d'une façon très significative dans la deuxième moitié du XVII-e s., par la constitution de la secte des Vieux-Croyants.

Dans presque toutes les directions et les domaines de la vie intellectuelle, la société russe observait les us et coutumes anciens, conservait l'ancien genre de vie, de travail, d'exploitation agricole, tout, cela sous l'influence d'une conception du monde essentiellement religieuse, dont les règles étaient pour elle un guide dont il ne fallait jamais s'écarter. On ne tolérait même pas les réjouissances et divertissements consistant en chants ou danses, la vie russe tout entière devant être uniquement imprégnée d'un ascétisme rigoureux.

Cependant, par l'effet des graves luttes politiques et des guerres fréquentes de la Russie avec ses voisins plus instruits de l'Europe occidentale, les Lithuaniens, les Polonais et les Suédois, ainsi que des relations toujours plus fréquentes du peuple russe avec ces peuples durant les intervalles de paix, de l'intérêt toujours croissant porté par l'Occident européen à la Russie, et enfin des voyages toujours plus nombreux des Occidentaux en Russie, grâce auxquels la Russie se rendait compte des progrès réalisés en Occident, les Russes commencèrent à s'approprier, dans une mesure toujours plus grande les facilités et les progrès de la civilisation occidentale, En commençant par l'achat, en Europe occidentale, d'armes meilleurs et par inviter à venir en Russie, d'artisans, de techniciens et de médecins occidentaux, le pays finit par imiter et emprunter tout ce qui dans les moeurs occidentales, ne paraissait pas susceptible de nuire aux vieilles règles politiques et religieuses de l'État russe. Cette européanisation prématurée devait se terminer de nos jours sous le régime des bolchéviks qui, comme on sait, tendent par-dessus tout à ce que la Russie surpasse, par la rapidité de ses progrès, tout ce qui a été réalisé non seulement dans l'Occident européen, mais encore en Amérique. A cet effet, on arracha violamment les racines de la culture russe, extirpant surtout la religion qui constitua toujours l'obstacle principal à l'européanisation de la Russie.

En même temps que s'accomplissait cette européanisation de la Russie, la civilisation de l'Occident européen se répandait largement au cours du XIX-e s., chez les peuples balkaniques qui s'étaient affranchis du joug turc et constituaient de nouveaux Etats: la Roumanie, la Grèce, la Serbie et la Bulgarie. Chez ces peuples, l'européanisation s'opéra facilement puisque leur affranchissement rentrait dans le grand mouvement européen qui tendait

à donner aux peuples le droit de disposer d'eux-mêmes, mouvement né des idées sociales et politiques modernes de l'Europe occidentale. Bien que la Russie eût le plus contribué, par son appui militaire, à la reconquête de l'indépendance politique de ces peuples, l'influence des idées de l'Europe occidentale et de la culture matérielle de l'Occident européen se montra si forte que les nouveaux États prirent la forme de monarchies constitutionnelles qui adoptèrent bientôt tous les résultats de la civilisation avancée de l'Europe occidentale, de sorte que la Russie elle-même devint incapable de rivaliser avec eux dans ce domaine. Le fait que chez ces peuples, l'Eglise et la religion n'étaient plus unies étroitement à l'État, et que le domaine où s'exerçait leur domination était restreint, ce fait, explique que ces pays n'aient conservé que quelques vestiges et survivances de l'ancienne civilisation de l'Orient européen.

C'est ainsi que l'on put voir, à la fin du XIX-e et au début du XX-e siècles, la civilisation de l'Occident européen l'emporter et se propager victorieusement sur tout le territoire où régnait jadis la civilisation de l'Orient romain (européen ou gréco-slave).

C'est ainsi que je conçois le dualisme du monde européen; bien entendu, je l'envisage avant tout du point de vue de l'évolution du monde culturel de l'Europe orientale, c.-à-d. gréco-slave. L'esprit conservateur de la civilisation de l'Europe orientale qui, au début de son évolution, servait, pendant plusiers siècles, de modèle et d'exemple au monde romano-germanique, fit que le monde gréco-slave, pour éviter de tomber sous la domination politique du monde romano-germanique, se vit obligé de rivaliser avec lui au point de vue intellectuel, c.-à-d. d'adopter sa civilisation. L'européanisation du monde gréco-slave, à savoir l'adoption par le monde européen oriental de la civilisation de l'Occident européen, constitue un chapitre, et même le plus important, de l'invasion victorieuse du globe entier par la civilisation de l'Occident européen, et elle n'est pas moins importante que la naissance de la civilisation europeo-américaine.

La question de savoir pourquoi le monde gréco-slave fut dominé dans une proportion aussi grande par l'esprit conservateur et pourquoi, d'autre part, le monde romano-germanique se mit au service du progrès, importe à l'histoire, et davantage encore, à la philosophie de l'histoire, mais elle doit être mise à part dans la présente étude. Je voudrais seulement indiquer que,

pour ma part, je ne crois pas à la stabilité et à l'invariabilité, ou même au caractère inné des sociétés ou groupes humains, et qu'à mes yeux, c'est l'influence des *circonstances extérieures* qui est décisive. On ne peut contester que la situation géographique et naturelle en général ne conditionne dans une large mesure l'invariabilité du caractère de ces sociétés, cependant les conditions de voisinage sont très importantes elles aussi. Un orientaliste russe, Bartold, a émis l'idée que l'attachement du monde islamique à la tradition ne s'expliquait pas par l'esprit conservateur de sa religion, mais qu'au contraire, cet esprit conservateur était dû aux guerres épuisantes et longues que cette société dut livrer à ses voisins, et aussi aux luttes qui eurent lieu au sein du monde islamique. C'est en vertu des difficiles conditions du développement de ce pays que la religion professée par la société islamique revêtit ce caractère antiprogressiste. Et on peut porter le même jugement sur la société byzantine, yougoslave et russe.

Si l'on peut, d'après ce que nous venons de dire, voir *le sens profond de l'histoire de l'Europe orientale* dans le fait que *la société de l'Orient européen s'efforçait sans cesse de conserver intacte la civilisation romaine chrétienne (de l'Orient romain), en contrebattant et faisant échouer toutes les influences et les mouvements susceptibles de porter atteinte à la pureté de cette civilisation,* on est également en droit de distinguer les phases diverses, les stades ou les périodes de l'histoire de l'Europe orientale d'après le plus ou moins de succès avec lequel cette tâche fut accomplie. Cet effort tendant à conserver le legs culturel et politique romano-chrétien que M. de Salis, traitant de la théorie historique de Troeltsch,[1]) appelle le „perpétuel devenir", c'est le *leitmotiv* de toute l' évolution de l'Orient européen, c'est la „continuité dans les faits historiques".

Les relations qui avaient naturellement et nécessairement lieu avec d'autres domaines culturels ou les autres groupes de l'humanité, et cela sourtout avec les voisins (avec le groupe européen occidental d'une part, et le groupe islamique de l'autre) comportaient le danger pour l'Orient européen d'une atteinte à la pureté de sa civilisation, l'influence des exemples étrangers

---

[1]) Jean R. de Salis, *La théorie de l'histoire selon Ernst Troeltsch* dans la *Revue de synthèse historique*, T. 43/1927/, p. 12.

et aussi par les pertes territoriales résultant des guerres. C'est pourquoi les diverses périodes de cette civilisation sont marquées tantôt par un isolement rigoureux tantôt par une tendance à accepter certains exemples étrangers et à s'y adapter; c'est le point de vue que nous adoptons pour les distinguer tout à fait naturellement. Puisque les altérations et les dangers qui menaçaient la pureté de la civilisation de l'Europe orientale étaient dus aux événements politiques, on peut envisager l'évolution de la civilisation de l'Orient européen d'une façon unitaire tant au point de vue de la civilisation qu'à celui de la politique.

La querelle des iconoclastes dans l'empire byzantin illustre parfaitement ce que je viens de dire. Une partie de la société byzantine du VIII-e et IX-e s. avec quelques empereurs en tête, entreprit, s'inspirant de l'exemple de la société islamique dont elle subissait l' influence culturelle, d'abolir, au besoin par la force, le culte des images des saints, pratiqué depuis longtemps dans l'Église chrétienne, mais où ils voyaient le reste de l'idolâtrie païenne. Cette tendance qui occasionna, durant plusieurs dizaines d'années, les discordes et des luttes passionnées dans la société byzantine, n'était qu'un épisode de la suite d'idées et d'efforts par lesquels les milieux les plus instruits et les plus avancés de la société byzantine, avec les empereurs en tête, voulaient fortifier l'État byzantin dans sa lutte difficile avec l'Islam dont l'essor inoui et les succès immenses menaçaient l'existence de l'État byzantin. Les iconoclastes qui d'une part admiraient et voulaient imiter la civilisation islamique, et qui d'autre part s'inspiraient des exemples de l'antiquité, se proposaient, comme le firent plus tard les partisans des lumières, de restreindre dans l'Etat l'influence de l'Église et du clergé, et en suscitant dans les masses plus d'intérêt envers l'Etat, de reléguer au second plan les intérêts religieux qui avaient jusque là une prépondérance excessive. Ces tendances, résultant des victoires des Arabes, et de la menace mortelle qu'ils constituaient pour l'existence de l'empire byzantin, persistèrent jusqu'à ce que le changement de la situation (l'impulsion nouvelle des avances arabes tant à l'Orient qu'à l'Occident de l'empire byzantin et la propagande inquiétante du catholicisme que l'Eglise romaine et l'empire franc faisaient parmi les Slaves) amenât les

milieux byzantins qui detenaient le pouvoir à adopter une solution de compromis.

L'époque des iconoclastes constitue par conséquent une période naturelle de l'histoire de l'empire byzantin. C'est somme toute une époque où est en jeu un changement du caractère traditionnel du christianisme byzantin, c.-à-d. de la civilisation byzantine dans laquelle la religion tenait la place la plus importante et constituait l'élément décisif; en effet, il s'agisait d'appuyer le pouvoir suprême de l'Etat, à la différence de l'époque précédente où la noblesse foncière exerçait une prépondérance anormale, sur les masses de la population. L'on voulait aussi niveler les différences résultant de la situation sociale et des fortunes, et intéresser toute la population au bien de l'Etat; de plus, la religion et l'Eglise devaient être subordonnées à l'Etat dans une mesure plus grande que jusqu'alors et les éléments de superstition, de nature à affaiblir dans la population le goût du travaîl et de l'initiative devaient être écartés de la religion pourque celle-ci devînt plus rationaliste et moins mystique. Les iconoclastes et les protecteurs de ce mouvement, les empereurs de Byzance, voulaient que la société byzantine tînt compte, dans une mesure plus grande que jusque-là, des exemples et traditions classiques afin d'empêcher le christianisme de l'engourdir sous son expression simpliste, et de la frapper d'impuissance à une époque qui exigeait la plus grande énergie tant intellectuelle que physique. A en croire les partisans de ce mouvement, le christianisme aurait fatalement abouti au quiétisme et au conservatisme exagéré et aurait poussé les citoyens à négliger et à fuir leurs devoirs.

Des travaux théoriques, soutenus d'applications pratiques,[1]) ont permis d'établir les procedés dont on doit tenir compte pour grouper les faits historiques en périodes.

Je n'ai pas l'intention d'accroître le nombre des historiens qui ont jusqu'à présent formulé les règles théoriques et méthodiques de cette question, mais j'essaierai de résoudre le problème par un exemple pratique. Il s'agit d'un essai strictement limité et

---

[1]) Voir surtout l'article d'O. Halecki. *La divission de l'histoire en périodes chronologiques* dans la publication *La Pologne au VI-e Congrès international des sciences historiques à Oslo en 1928.* (Varsovie—Lwów 1930) L'auteur présente les résultats auxquels ont abouti les débats entrepris jusqu'à présent autour de ce problème, surtout les discussions d'Oslo.

par là peut-être aussi plus facile qui, d'après M. Halecki,[1]) pourrait être un acheminement au but dernier qu'est la division en périodes de l'histoire de l'humanité tout entière. Non obstant ceci, je pense qu'il ne sera pas inutile d'exposer à l'avance le point de vue ou la méthode que j'adopte relativement à cette division de l'histoire en périodes.

En général, je partage les idées que Troeltsch a formulées dans son ouvrage *Historismus und seine Probleme* et quant à l'importance fondamentale de la philosophie de l'histoire pour la division de l'histoire en périodes, je ne recule pas devant les conséquences dernières de ces idées, car je suis persuadé que la division de l'histoire en périodes est une partie constitutionnelle, essentielle de la philosophie de l'histoire. Bien entendu, je pense à la philosophie de la *véritable histoire* qui s'appuie sur *les résultats d'études strictement scientifiques*, et non pas à celle d'une idéologie morale ou métaphysique comme est par exemple la philosophie chrétienne ecclésiastique de l'histoire ou celle de Hegel.

Je suis convaincu que le but essentiel de la philosophie de l'histoire — quoique jusqu'à présent il reste un idéal inaccessible — est d'arriver, en faisant état des résultats des recherches spéciales à résumer les traits essentiels, le sens, la valeur, la tendance et le but des périodes historiques *en une phrase ou formule,* comme le font p. ex. les mathématiques où des formules simples servent souvent à exprimer des opérations mathématiques fort compliquées.

Un exemple classique d'une telle formulation, emprunté au domaine de la philosophie de l'histoire russe (peu importe s'il correspond tout à fait aux résultats auxquels aboutirent les études spéciales) est fourni par la phrase de Ključevskij disant que „l'histoire de la Rusie est celle d'un pays qui se colonise", ce qui traduit sa thèse que la colonisation des Slaves, les Russes, est le courant principal de l'histoire russe, courant dont les événements principaux de l'histoire russe sont les conséquences. Voulant exprimer la façon dont la Russie s'était europeanisée, le président Masaryk, alors professeur, a employé les mots „de la théocratie à la démocratie", par quoi il entendait caractériser

[1]) l. c., pp. 86—87.

le mouvement qui dirigea l'histoire de l'Occident, et par conséquent aussi celle de la Russie.

Le premier degré du développement, ou de la concrétisation de la pensée philosophico-historique, consiste à déterminer les diverses périodes du mouvement principal de l'évolution historique, qui en constituent le fond. Si l'on définit largement la philosophie de l'histoire comme résumant le sens de l'histoire, cette définition implique déjà le groupement plus ou moins caractérisé des événements principaux ou importants dans les différentes périodes.

Tout ce qui a été écrit au sujet de la division de l'histoire en périodes chronologiques et surtout sur son véritable caractère et le rapport dans lequel elle se trouve vis-à-vis de la philosophie de l'histoire, prouve qu'en déterminant les périodes historiques, on définit la substance même ou le courant principal de l'histoire, enfin tout ce qui empreint une époque donnée de son caractère particulier qui ne change pas soudain, même par suite d'un événement considérable et „catastrophique" et s'il change, ce changement n'a pas lieu partout avec la même rapidité. On pourrait comparer une période historique à un arbre en fleurs dont une partie, exposée aux influences bien faisantes du soleil et de la nature en général, fleurit et donne les fruits plus tôt que l'autre partie, défavorablement située. Ceci est vrai surtout des grands domaines politico-culturels ou „mondes" culturels. Mais distinguer à côté des périodes principales, certaines périodes de transition, c.-à-d. supposer en dehors des périodes dignes de ce nom, des périodes qui ne le méritent pas, voilà une *contradictio in adiecto*, car ou bien une période a sa propre substance et elle est par conséquent une période au sens historiosophique, ou bien elle n'a pas cette substance, ce sens, et évidemment, elle ne peut pas être donnée comme une période, car elle fait partie d'une période historique réelle, qui précède ou qui suit.

Il est évident que la détermination des limites, des interruptions ou des bornes est pour la plupart subjective et n'a pas à elle seule une valeur décisive, mais elle n'est pas négligeable. C'est un moyen qui facilite la vue d'ensemble et il n'aura pas le caractère subjectif dont nous venons de parler, si le savant parvient à exprimer justement le caractère et les différences entre deux périodes voisines. Par exemple personne ne met en doute que dans l'histoire de la Pologne, le troisième partage de

la Pologne, qui eut lieu en 1795, ne constitue la césure naturelle de deux périodes. Dans l'histoire tchèque, la bataille de la Montagne-Blanche (1620) a une importance analogue. Bien entendu, il va de soi qu'il ne faut pas choisir d'abord certains événements comme des limites et ensuite seulement chercher le caractère et le sens de ces périodes. Ceci explique que, dans mon étude, j'essaierai d'abord de déterminer les périodes et ensuite seulement, et tout à fait indépendamment de cette détermination, je préciserai les événements dans lesquels on *pourrait* voir les limites, ou césures, entre eux.

Le groupement des événements en périodes doit se faire d'après un seul et unique critère (les mêmes critères). A cet effet, il faut dégager de la confusion des événements, un mouvement déterminant et dirigeant d'autres mouvements qui agissent à côté de lui et qui souvent rivalisent avec lui. Trouver ce mouvement fondamental et directeur, ce n'est rien de moins qu'*exprimer la philosophie de l'histoire* d'un ensemble culturel, ou politico-culturel, donné. [1])

Une fois faites ces observations théoriques et de principe, j'esquisserai ce qui est selon moi, la substance essentielle et le sens, c.-à-d. la philosophie de l'histoire, de l'Orient européen, qui impliquera également la division en périodes.

Si nous passons en revue le cours qu'a eu l'histoire de l'antiquité (au sens généralement reçu de ce mot), nous voyons que le trait essentiel de cette histoire, c'est l'évolution vers la concentration et l'unification qui aboutirent à la constitution d'un seul organisme étatique, qui comprenait les pays s'étendant en une large bande autour de la Méditerranée: l'empire romain, dans lequel les diverses unités politiques, jadis indépendantes, et les différents peuples de civilisations et de religions très diverses, donnèrent naissance à une civilisation unitaire, syncrétiste, mixte et cosmopolite universelle, civilisation de l'empire romain administré d'une façon unitaire par les empereurs de Rome. A la différence du mouvement unificateur, centralisateur et assimilateur, qui avait caractérisé l'antiquité, on constate au Moyen Age des tendances séparatrices, décentralisatrices, un mouvement de différenciation. A l'époque impériale romaine, surtout au I-er et au II-ème s. après J. C., le mélange, la péné-

[1]) Ici finit ce qui a été présenté au VII-e Congrès international à Varsovie.

tration mutuelle et l'unification de divers éléments culturels firent tant de progrès dans l'empire romain que le caractère de citoyen romain absorba presque la conscience nationale des populations non romaines et fit naître un état d'esprit cosmopolite. Les diverses religions nationales cédèrent la place au christianisme à caractère cosmopolite, car il s'adressait à toute l'humanité et se proposait de devenir la religion unique, juste et parfaite; ainsi il satisfaisait les besoins religieux tant des classes inférieures, crédules et vivant dans la misère, que des classes riches et instruites. Cependant la civilisation romaine de l'époque impériale n'arriva jamais à mêler entre eux et à amalgamer en un tout, où leur diversité disparût, les éléments et les parties qui la composaient. Parmi ces éléments il y en avait deux surtout qui faisaient autorité et déterminaient le caractère de toute la civilisation romaine: l'élément culturel romain et l'élément hellénistique, de sorte qu'on peut parler aussi de la civilisation hellénistico-romaine. La différence essentielle entre ces éléments est fournie par la langue. La civilisation romaine, c'est tout ce qu'ont créé les Romains en tant que peuple par l'esprit et par le travail, à commencer par la constitution de l'empire et son administration, le droit et les lois romaines jusqu'aux oeuvres qu'on doit à la littérature et à l'art romain. La civilisation hellénistique n'est pas seulement l'oeuvre des Hellènes, mais un ensemble auquel ont collaboré, en dehors des Grecs, encore d'autres peuples indo-européens: les Arméniens, les Perses, les Babyloniens, sémitiques — les Syriens et les Juifs, ainsi que les Égyptiens hamitiques, peuples habitant l'empire sur lequel regnait jadis Alexandre le Grand. L'élément grec qui détenait le pouvoir donna son caractère à cette civilisation dans le domaine linguistique et national, mais il se conforma lui-même dans une large mesure à son entour, c.-à-d. au milieu sémitique et hamitique dont il ne constituait qu'une faible minorité; en un mot, il s'orientalisa.

La civilisation romaine prévalant pour ce qui était de la vie politique et juridique pratique, et la civilisation hellénistique lui étant supérieure dans le domaine de la pensée théorique (scientifique) et de la création artistique, les deux parties dont se composait la civilisation romaine de l'époque impériale, se trouvaient dans un certain équilibre. Mais il apparut à un certain moment que cet équilibre se trouvait menacé au profit de l'élé-

ment hellénistique qui s'imposait toujours davantage. Jules César se rendit déjà compte — sans doute par une sorte d'intuition géniale — que la civilisation grecque devait fatalement arriver à avoir une prépondérance décisive sur la civilisation romaine. En effet, il aurait voulu changer la république romaine en une monarchie hellénistique sur laquelle aurait regné un souverain absolu. La mort de César mit fin, il est vrai, à cette conception, mais déjà les successeurs d'Auguste se mirent à réaliser ce projet, L'Orient hellénistique, habitué au gouvernement absolutiste des Diadoques qui y exerçaient auparavant un pouvoir illimité, sur le modèle des rois égyptiens, babyloniens et persans, était fort bien d'accord avec les tendances autocratiques de la dynastie Julienne, de Caligula, de Claude et de Néron. Caligula en se proclamant dieu, ne faisait que ce que l'usage et la religion avaient depuis longtemps consacré en Égypte, en Babylonie et en Perse, Et plus tard les empereurs romains se disaient dieux et exigaient l'adoration de leur personne sans aucun inconvénient. L'empereur Dioclétien, sous le règne duquel la civilisation hellénistico - orientale arriva d'ailleurs à avoir une prépondérence décisive sur la civilisation romaine, est le représentant principal des efforts tendant à faire du culte de l'empereur et de sa famille le centre de la religion romaine. Dioclétien avait emprunté à la Perse surtout presque les institutions auliques qui exprimaient l'idée que le souverain était dieu et que l'État s'identifiait en réalité avec la personne sacrée de l'empereur. En même temps qu'avaient lieu ces changements de la conception de la dignité et du pouvoir du souverain, on introduisit dans l'empire romain en s'inspirant des anciens États des Diadoques et surtout de l'empire perse, au lieu et place des instruments aristocratico - républicains du pouvoir exécutif et de l'autonomie des citoyens romains, de nouvelles institutions militaires et administratives. On en emprunta beaucoup surtout à l'Égypte bien administrée sous les Ptolémées.

Cette prépondérance de la civilisation hellénistique dans le domaine de la vie politique et des rouages de l'État était accompagnée de la prépondérance de la même civilisation dans le domaine de la pensée et de la création artistique, prépondérance qui s'était déjà manifestée auparavant, en s'accentuant toujours davantage avec le temps. A la différence de la litté-

rature latine qui, après Tacite et Suétone, déchoit, la littérature grecque eut un regain de splendeur, surtout lorsqu'elle se renouvella par l'inspiration chrétienne. Les Pères de l'Eglise orientale, les Grecs, se servirent de la philosophie hellénistique pour échafauder tout le système de la dogmatique chrétienne. La religion et les cultes mystérieux que la vieille religion romaine s'était adjointe pour former un ensemble nouveau de conceptions métaphysiques et théologiques, étaient pour la plupart d'origine hellénistico - orientale, comme d'ailleurs le christianisme lui-même qui conquit peu à peu toute la société de l'empire romain. En comparaison de ces cultes orientaux, la religion romaine était froide et sèche, car elle était incapable d'assouvir le désir de l'homme de vivre sa religion. Les dieux orientaux étaient plus proches de l'homme que les dieux grecs et notamment romains, parce qu'ils souffraient, mouraient et ressuscitaient. La grande et rapide extension sur tout le territoire de l'empire romain des cultes mystérieux de l'Orient, et la victoire du christianisme, qui avait avec elle un rapport de causalité, sont la meilleure preuve, et la plus caractéristique, de la prépondérance que l'élément hellénistique acquit avec le temps dans la civilisation romaine.

En même temps que le christianisme, se forme dans le berceau de ce dernier, à savoir dans les parties hellénistiques de l'empire romain, un nouvel art plastique, subissant des influences iraniennes, syriennes et égyptiennes. Les maîtres orientaux, les architectes surtout, viennent en Occident où enseignent leur technique et donnent le goût de la décoration somptueuse et de la polychromie splendide; ils introduisent dans la peinture et la plastique religieuses un symbolisme compliqué, et apprennent aux Occidentaux la solution élégante des problèmes architecturaux, p. ex. à voûter les bâtiments angulaires au moyen d'une coupole. Et il en allait de même des arts décoratifs de toute sorte, orfèvrerie, tissage, etc.

C'est au premier chef leur situation économique plus favorable qui contribua au fait que les régions gréco - orientales de l'empire romain avaient une prépondérance culturelle sur l'Occident. L'Occident romain, c'était d'une part, le pays des conquérants militaires, et de l'autre, celui des sujets exploités. La population soumise travaillait en grande partie pour les membres de la classe supérieure, et, comme telle, elle était pressurée et ex-

ploitée, elle n'était pas capable de donner naissance à une civilisation supérieure ressemblant à celle qui, de temps immémoriaux, florissait dans l'Orient hellénistique. Les conquérants romains, eux non plus n'étaient pas à même d'en créer une, car seule une partie relativement restreinte de la noblesse romaine et des généraux victorieux avait leur part, la „part du lion", au butin ainsi réalisé, tandis que les classes romaines inférieures s'appauvrissaient toujours davantage. La politique des céréales des classes romaines supérieures eut pour résultat la décadence complète de l'agriculture en Italie, sans que ces classes fussent en état de suppléer à ce moyen principal de subsistance des classes moyennes par la création d'une industrie et d'un commerce actif. Abstraction faite de Rome, l'Italie et, somme toute, tout l'Occident romain, était en ce qui concerne les occupations de ses habitants, un village grand où l'agriculture elle même ne donnait pas de trop bons résultats, et où nombre d'habitants pauvres se voyaient forcés de réduire le plus possible leurs besoins. Tout cela ne fut pas sans amener une évolution défavorable du commerce et une décadence financière, qui à partir de ce moment, caractérisèrent la partie occidentale de l'empire romain,

Dans les contrées orientales de l'empire florissait, au contraire, l'industrie et avec elle, une civilisation citadine abondante et multiple et la disproportion entre les villes et les campagnes était loin d'être aussi prononcée qu'en Occident. La formation des *latifundia* n'avait pas encore pris la même extension qu'en Occident. L'Égypte, la Syrie et l'Asie Mineure étaient des contrées riches et très développées au point de vue de la culture où, dans les périodes de paix ininterrompu, l'agriculture prospérait remarquablement.

En même temps les villes principales de ces contrées (Alexandrie, Antioche, Ephèse et autres) étaient les centres d'une activité industrielle remarquable, les marchés qui avaient une importance mondiale et en même temps les foyers du labeur scientifique, philosophique et artistique, villes où habitaient les Pères de l'Eglise et les écrivains religieux éminents.

Tandis que les provinces orientales de l'empire romain abondaient en ressources garantissant la prospérité de la nombreuse population, en Occident régnait la misère et la famine, et des maladies contagieuses décimaient la population, de sorte que

l'empereur Marc-Aurèle ne put achever sa lutte avec les Marcomans qu'en y engageant toutes ses forces. Cet état de choses empira encore par la suite, lorsque l'Occident romain se vit de plus en plus menacé par les incursions et les attaques Germains, surtout à partir du milieu du III-e s. apr, J. C. L'Orient romain eut aussi, il est vrai, toujours à supporter des attaques ennemies, de la part de l'empîre parthe et, à partir de 226 apr. J. C., du nouvel empire persan des Sassanides, mais ces incursions ne le menaçaient pas aussi dangereusement que les attaques des Germains les parties occidentales de l'empire. Ceci explique qu'il devint le véritable noyau de l'empire romain tout entier, et que le centre de gravité politique de cet empire s'y trouva naturellement transféré. Bien entendu, cette évolution fut puissamment favorisée par la volonté des empereurs romains de faire disparaître la constitution républicaine de l'empire, et d'en faire une monarchie absolutiste, bureaucratico-militaire, de caractère théocratique; tendance approuvée plutôt par les contrées hellénistiques que par l'Occident roman et romanisé.

Dans sa nouvelle organisation de l'État, l'empereur Dioclétien ne fit nul cas de Rome en tant que capitale de l'empire, et choisit pour sa résidence Nicomédie en Asie Mineure. Son successeur, Constantin le Grand, qui continua à réorganiser l'empire, alla même plus loin: en fondant, en 326, la Nouvelle Rome (Constantinople), il entendait détruire pour toujours l'importance de la Vieille Rome, en tant que capitale et centre de l'empire, et créer un nouveau centre dont la situation et l'importance exprimassent mieux les changements survenus dans le rapport de l'Orient vis-à-vis de l'Occident, et qui aboutirent à établir la prépondérance du premier sur le second.

A partir du moment où le centre de gravité de l'évolution, tant politique que culturelle, fut transféré dans l'Orient hellénistique, surtout à partir de la fondation de la nouvelle Rome, l'Occident latin devint une dépendance accessoire, et qui perdit toujours en importance de l'Orient hellénistique. Cet état de choses eut pour conséquence la suprématie politique de l'Orient hellénistique sur l'Occident roman, suprématie qui est attestée surtout par toute une série d'événements émis de 395 à 476.

Cependant l'Orient romain n'eut pas assez de force pour maintenir l'Occident en son pouvoir de façon durable. Les mêmes causes qui avaient en premier lieu contribué à l'inter-

version des pouvoirs entre les deux facteurs, eurent un autre résultat encore, à savoir que l'Occident s'émancipa bientôt de la suprématie politique de l'Orient, se sépara de lui et commença à vivre de sa propre vie politique et culturelle, qui le soustrayait toujours davantage à toutes les influences venues de l'Orient romain. Ces causes étaient les grands changements géographico-etnographiques qui se produisirent pendant plusieurs siècles dans le voisinage septentrional de l'empire romain et qui finirent par atteindre aussi l'Occident roman, de sorte que la population romane de cette partie de l'empire se trouva sous la domination des peuples étrangers, venus du Nord-Est lointain, les Germains. Ces changements géographico-ethnographiques, qui se manifestèrent tout d'abord dans le voisinage septentrional de l'empire, et ensuite dans sa partie occidentale, sont désignés sous le nom de *migration des peuples*,

Cette migration, jointe à la lutte ardue et continuelle que l'empire romain devait mener sur le front oriental (avec les Parthes et les Persans) amena l'altération de l'unité politique de l'empire, tout d'abord par la constitution de la tetrarchie et ensuite par la division définitive en deux États différents, l'empire romain d'Occident et l'empire romain d'Orient. De même que Dioclétien, Théodose le Grand, lui aussi, voulait seulement, en opérant cette division, faciliter l'administration de l'empire, dont l'unité intérieure ne devait pas se ressentir de cette modification. Mais le cours que prit ensuite la migration des peuples, conféra à la division administrative de l'empire une importance que celle-ci n'avait pas eue à l'origine; en effet, chacun des deux empires se développait indépendamment de l'autre. L'idée que l'empire romain intégral et unitaire existait toujours, subsista pendant plusieurs siècles, mais en réalité, l'histoire de l'empire romain d'Occident eut un cours entièrement différent de l'histoire de l'empire romain d'Orient. Tandis que l'empire, la société et la civilisation de l'Orient romain conservaient, comme nous l'avons déjà dit, leur composition et leur caractère originels, et restaient fidèles à la tâche, à l'idée, à la mission et au nom primitifs, l'empire romain d'Occident, occupé par les immigrants germaniques, disparut et ne ressuscita qu'après des siècles, et alors ce fut plutôt comme un souvenir, une imitation de ce qu'il avait été jadis. Ses tâches, ses intérêts, ses efforts et ses buts, tout cela avait changé; sa population avait un autre caractère

et une autre origine. Il en allait de même de ses souverains. Le centre de gravité politique se trouvait ailleurs et l'évolution culturelle intérieure avait abouti à des résultats différents.

Les deux empires restaient chrétiens et le christianisme, qui était le couronnement et l'incarnation, au point de vue des idées, de l'evolution qu'avait parcourue jusqu-là la civilisation méditerranéenne, constituait un lien entre les deux sociétés en voie de séparation, celle de l'Occident romain et celle de l'Orient romain, mais ce n'était là encore qu'un lien idéal, étant donné qu'en réalité le caractère intérieur, le génie du christianisme occidental différait de celui du christianisme oriental. Le christianisme, en tant que représentant principal et l'incarnation de la civilisation de cette époque, dont en réalité il constituait la civilisation, fut divisé du même coup que cette civilisation, lorsque les changements d'ordre politique, en rapport avec la migration des peuples, firent que les rapports culturels, l'échange des acquisitions intellectuelles et les influences culturelles réciproques diminuèrent et même cessèrent tout à fait. Affranchis de la pression et de la prépondérance de la civilisation hellénistique, les éléments culturels romans se développèrent beaucoup plus librement et prirent bientôt eux-mêmes, la prépondérance sur les éléments culturels germaniques. C'est ainsi que se forme le rameau romain ou catholique du christianisme, le catholicisme n'étant rien d'autre, à en croire M. Tschirn, que la forme rajeunie des vieilles idées propres au peuple romain. Ceci explique que la scission eut bientôt lieu au sein de la chrétienté. Il est caractéristique que la première scission entre l'Église de l'Occident romain et celle de l'Orient romain (en 482) se produisit bientôt après la chute du dernier empereur d'Occident. Cette scission était le signe avant-coureur de leur scission définitive, consommée plus tard.

Il est d'ailleurs significatif pour toute l'évolution culturelle de l'Occident européen, que le latin. c.à-d. la langue employée par l'Église catholique, devint, au cours du Moyen Age, une langue littéraire, diplomatique et d'usage international pour tout l'Occident chrétien.

Il est non moins important que les nouvelles formes étatiques, tant germaniques que slaves, qui se constituèrent d'une part sur le territoire de l'ancien empire romain d'Occident, et d'autre part dans son voisinage, n'avaient pas conservé les institutions

bureaucratico-militaires de la monarchie absolutiste romaine, mais lui avaient seulement emprunté quelques éléments qui contribuèrent à modifier leurs propres institutions.

Pendant que l'Occident romain se transformait en un monde culturel romano-germanique, divisé, il est vrai, au point de vue politique, mais uni au point de vue culturel grâce au christianisme dirigé par l'évêque de Rome, l'Orient hellénistique de l'empire revenait à l'état où il se trouvait avant son annexion par l'empire romain, c.-à-d. il se changeait de nouveau en une monarchie purement hellénistique, grecque par son caractère culturel et linguistique, et avec des Grecs à la tête de l'État. Le grec avait bientôt supplanté le latin à la cour, dans les bureaux, dans l'armée et dans la vie publique en général. Il est exact que l'empire romain d'Orient, pendant toute sa durée, n'avait jamais cessé de s'appeler *romain*, et ses habitants, politiquement cosmopolites, et qui n'avaient pas de conscience nationale, de se considérer comme Romains—ils se disaient *Rhomaioi*, mais ces Romains n'avaient presque rien de commun avec ceux qui avaient jadis édifié un immense empire.

Le relâchement du lien politique existant entre l'Occident et l'Orient romains, l'affaiblissement des rapports culturels entre eux, leur séparation, leur division se poursuivirent pendant plusieurs siècles, et de façon presque imperceptible, surtout par suite du fait que la domination de l'empereur d'Orient en Italie persista longtemps et que, en qualité de véritable chef de l'Église chrétienne, il exerçait son autorité même sur l'Église de l'Occident romain. Cependant cette lente division fit, après un certain temps, de tels progrès que les deux parties apparaissaient déjà comme deux mondes culturels différents. Lorsque dans l'empire romain d'Orient (byzantin), battit son plein (sous l'empereur Constantin V). au cours des années 741—775, le mouvement iconoclaste qui répugnait aux chrétiens occidentaux, le pape de Rome à leur tête, par ses tendances et ses conséquences, et au moment où les puissants Carolingiens apparurent en Occident, notamment à l'époque de Pépin le Bref qui avait mis fin à la domination byzantine dans l'Italie centrale, et sous le règne de Charlemagne qui, abstraction faite de ses autres conquêtes, avait menacé surtout l'empire romain d'Orient; à cette époque-là, le monde romain occidental était évidemment et indubitablement différent de l'empire romain d'Orient. C'est pourquoi J. B. Bury

prend l'année où Charlemagne fut couronné empereur (800) pour une limite séparant l'histoire de l'ancien empire romain de l'histoire de l'empire romain d'Orient.

Il n'y a pourtant aucun doute que les différences dans l'évolution et le caractère de l'Occident romain et de l'Orient romain n'aient été sensibles bien avant cette date. Le fait seul que la dignité impériale disparut en Occident en 476, et que les possessions de l'ancien empire romain d'Occident se trouvaient à cette époque (et déjà longtemps auparavant) sous la domination des Germains et de leurs rois, est déjà assez éloquent. Il y a encore un autre fait à rappeler, à savoir que l'empereur Justinien Ier, voulant remettre à l'empire romain son ancienne extension, se vit forcé, pendant plus d'un quart de siècle, de livrer des guerres, afin de reconquérir les pays qui avaient été déjà enlevés à l'empire romain d'Orient non seulement au point de vue politique, mais encore à celui de la civilisation. Il est encore plus caractèristique que cette politique occidentale de Justinien fût accompagnée d'une politique religieuse peu justifiée de ce souverain en Orient, politique absolument nuisible, qui amena une grave crise aboutissant finalement à la sécession des pays hamitico-sémites, et à leur union avec l'empire des Califes.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, la cause principale de l'évolution, qui avait provoqué la division en deux empires romains tout d'abord, en deux mondes culturels européens ensuite, était la *migration des peuples.* Cependant ce fait historique fort compliqué, dont nous ignorons quand il commença en réalité, et dont il n'est pas moins difficile de déterminer la fin, ne saurait nous aider à établir l'epoque où l'Occident européen et l'Orient européen se mirent à évoluer séparement. Mais si nous tenons compte du fait que durant tout le „Moyen Âge", le foyer de l'évolution culturelle de l'Occident européen était Rome, et celui de l'évolution culturelle de l'Orient la „Nouvelle Rome", c.-à-d Constantinople, et que la fondation de Constantinople fut une conséquence éminemment importante de la migration des peuples, nous verrons *dans la fondation de Constantinople* (*en 326*) *une étape de l'histoire de l'Orient européen* (et de celle de l'Occident européen) et en même temps le début de sa première période.

La „Nouvelle Rome" fondée aux limites de l'Europe et de l'Asie, devait selon les intentions de Constantin le Grand, constituer le début du nouveau mouvement de l'histoire romaine, qui

devait abolir totalement l'importance de la „Vielle Rome", en tant que centre et foyer de l'empire.

La „Nouvelle Rome" n'avait pas, il est vrai, le rang de la capitale de l'empire entier, mais avec le temps, elle devint l'appui principal de l'empire romain d'Orient et le foyer essentiel de sa vie culturelle particulière. Bien entendu, Constantinople commença à jouer ce rôle seulement par la suite, en vertu des circonstances particulières, surtour par l'impossibilité de maintenir l'unité de l'empire romain, menacée de façon permanente par les attaques de ses voisins tant occidentaux qu'orientaux. La fondation de cette ville était, il est vrai, assez fortuite et artificielle, mais étant donné son admirable situation géographique et son importance stratégique et commerciale, elle fut le point de départ d'une nouvelle évolution culturelle et servit de base à la force politique du monde romain oriental.

1-ère période de l'histoire de l'Orient européen.

La fondation de Constantinople en 326 apr. J.-C., fut une des causes principales *pour lesquelles l'Orient hellénistique romain se constitua en tant qu'ensemble politique particulier*, l'empire romain d'Orient ou byzantin, avec Constantinople comme capitale qui dominait géographiquement, stratégiquement et commercialement une grande partie du monde, allant de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate et de la Mer Noire jusqu'à l'intérieur de l'Afrique orientale le long du Nil. La même Constantinople, en tant que résidence du chef de l'Église chrétienne orthodoxe, devint bientôt également le *foyer d'une civilisation particulière de l'Orient romain.*

Bien que, déjà avant la fondation de Constantinople, des éléments divers et des influences particulières eussent contribué à ce que les pays orientaux, hellénistiques, de l'empire romain constituassent un nouvel État avec une civilisation particulière, ce n'est qu'après la fondation de cette ville, et notamment après la division définitive de l'empire en 395, que l'évolution intérieure prit cette direction assurée. Le gouvernement de l'empire romain d'Orient concentrait bon gré, mal gré son intérêt et son attention sur l'Orient romain, de sorte qu'il livrait l'Occident en proie aux Barbares. Pendant que la décadence et la stagnation culturelles affligeaient l'Occident, l'Orient était le théâtre d'un remarquable développement intellectuel. La littérature grecque,

tant chrétienne que laïque y florissait et en dehors d'elle, on assistait aussi aux débuts des littératures non grecques, arménienne, syrienne et copte. Une paix relative régnant au dehors et la prospérité étant assurée à l'intérieur grâce à l'agriculture, à l'industrie et au commerce actif avec l'étranger, il put y avoir dans cet empire, une grande fermentation culturelle qui se manifestait surtout par les querelles religieuses au sein de l'Église chrétienne, c.à-d. par des querelles au sujet des problèmes fondamentaux ayant trait à la conception du monde. Il s'agissait notamment du rapport de l'homme vis-à-vis de Dieu et encore plus du rapport de l'homme vis-à-vis du Sauveur du monde, considéré comme Dieu et homme à la fois. La question de savoir si dans la personne du Christ, il faut voir plutôt Dieu ou plutôt l'homme, était fondamentale pour la conception du christianisme en général, pour la conception et la pratique de la piété, pour la conception de Dieu, du monde transcendental, et toute une série de conséquences pratiques en découlait. Le mysticisme hellénistique qui, au III-e s. apr. J.-C., prit la forme de la philosophie-théologie, métaphysique d'Origène (néo-platonicienne) s'opposait à la pensée concrète romaine et aux tendances à délimiter les rapports de l'homme vis-à-vis de Dieu. Dans ces longues luttes dramatiques et acharnées des partis, qui, à tout prendre, étaient les luttes des non-Grecs (Sémites et Hamites) avec les Grecs, se cristallisa le *christianisme de l'Orient romain, qui en réalité s'identifiait à cette époque, avec la civilisation*, ou mieux dit, avec l'esprit ou le noyau spirituel de la civilisation, avec toutes ses particularités de rites, de traditions, d'art (construction et décoration d'églises et de palais, vêtements ecclésiastiques et laïcs, etc). La prépondérance économique, et par conséquent également politique, des pays orientaux, sémites et hamitiques (la Syrie et l'Égypte), sur les contrées occidentales (grecques) obligea le gouvernement central qui voulait maintenir l'unité et l'intégralité de l'État, à favoriser les non-Grecs, ce qui conféra à nouveau dans une large mesure au *christianisme de l'Orient romain, c.à-d. à la civilisation romaine orientale, le caractère sémito-hamitique*, qui avait caractérisé la civilisation hellénistique à l'époque antérieure à l'annexion des monarchies des Diadoques à l'empire romain. Le gouvernement central se souciait fort peu du jugement de la chrétienté romaine occidentale avec l'évêque de Rome à sa tête, et ne réagit nullement lorsque le pape proclama le schisme ecclésiastique.

2-e période.

Si dans la première période les éléments sémito-hamitiques avaient une prépondérance décisive et dirigeaient les débuts de la civilisation romaine orientale, pendant la deuxième période, ce mouvement suscita l'opposition de la majeure partie de la population grecque, les empereurs (Justin Ier et Justinien Ier) en tête, En effet, à cette époque, la population grecque était portée vers l'élément romain (italien) de l'ancien empire romain d'Occident qu'elle espérait avoir comme collaborateur dans l'oeuvre de reconstitution de l'empire romain intégral et unitaire. A cet effet, on voulut modifier les principales conceptions dogmatiques, et diriger toute la civilisation dans une voie satisfaisant davantage les goûts, les traditions, et les intérêts des Romains et des Indo-européens en général. En d'autres termes: la civilisation particulière en état de formation, de l'Orient romain, qui au fond n'était que la civilisation hellénistique mêlée de certains autres éléments, mais qui hésitait jusque-là entre l'indo-européanisme, et le caractère sémito-hamitique, pencha, pour un certain temps vers l'indo-européanisme, et se rallia à la romanité. On peut donc relever à cette époque une réaction temporaire tendant à maintenir le syncrétisme qui ne fut pas encore tout à fait interrompu, avec la civilisation de l'Occident romain, en voie de séparation,

Les traditions impérialistes et politiques de l'ancienne Rome ayant, à cette époque, retrouvé un regain de vigueur (on ignore exactement par quels motifs), les *Rhomaioi* de Constantinople et des Balkans commencèrent à attacher plus d'importance et à faire plus de cas des pays de l'Occident romain, latins, que des pays sémito-hamitiques orientaux. L'empereur Justinien Ier restaura également, jusqu'à un certain point, l'ancien empire romain unitaire et intégral et s'érigea en successeur des anciens empereurs latins de l'empire romain. Mais les conséquences culturelles, c'.à-d. religieuses, de l'annexion des pays romains occidentaux à l'empire romain d'Orient (l'adoption du „dyophysisme" occidental et la suppression du monophysisme sémito-hamitique) répugnaient aux Sémites et aux Hamites orientaux qui se retirèrent de l'unité ecclésiastique et politique romaine en fondant les Églises schismatiques; ce n'est que par la force qu'ils furent contraints à faire encore partie de l'empire byzantin.

3-e période.

Les attaques et les avances des Arabes, d'une rapidité et d'une violence sans précédent, séparèrent de l'empire byzantin les Sémites et les Hamites mécontents. Le fort recul de la domination byzantine en Orient et dans les Balkans eux-mêmes (par l'occupation slave et les avances des Bulgares) et en Italie (par les avances des Lombards) força le gouvernement byzantin à chercher un appui en Occident, en Italie surtout. C'est pourquoi, à cette époque, les *Rhomaioi* orientaux se rapprochèrent encore plus des *Romani* italiens, au point que l'empereur Constantin III pensa même à transférer sa résidence en Sicile. Cependant tout cela ne comporta aucun changement essentiel de l'esprit de la civilisation de l'Orient romain, car à cette époque, où son existence elle-même était en jeu, ne pouvaient avoir lieu aucuns changements.

4-e période.

Si l'on peut nommer la troisième période de l'histoire de l'Orient européen une époque de lutte pour la vie, la quatrième période est sans nul doute une époque de répit. Grâce aux réformes politiques, culturelles et sociales, radicales et rationelles, l'empire romain d'Orient est en état d'entreprendre une offensive défensive contre les Arabes, ainsi que contre les Bulgares et les Slaves. Il reconquiert des territoires surtout en Asie Mineure, région qui devint le noyau de l'empire et un élément politique et culturel de toute première importance.

C'est de cette contrée que partit le mouvement iconoclaste qui, s'il n'avait pas pris origine sous l'influence de l'Islam voisin, fut sans doute considérablement favorisé par la répugnance que professaient les populations sémito-islamiques envers la conception polythéiste, c.-à-d, matérielle et concrète, réaliste de la piété, notamment concernant les rapports de l'homme vis-à-vis de Dieu. Le mouvement iconoclaste d'Asie Mineure revêtit d'un caractère sémitique les tendances réformistes des classes dirigeantes de la société byzantine, qui s'efforçaient de rendre les classes inférieures plus résistantes et plus capables de défendre l'État menacé — à part d'autres moyens mis en usage dans le même but — sourtout en introduisant des modifications radicales dans la pensée religieuse et dans la piété de ces classes.

Leur mysticisme passif, qui les détournait de la réalité, et le polythéisme superstitieux qui avait besoin de représentations concrètes de la divinité (dans les images des saints) durent laisser la place aux conceptions philosophico-spirituelles de Dieu et à la piété rationaliste des classes plus éclairées. Bref, le christianisme passif que pratiquait jusqu'alors le peuple que l'Etat surchargeait d'impôts, devait être transformé en une religion d'esprits cultivés, capables de s'allier à la civilisation classique, ou plutôt la mission du christianisme était d'élever les masses à ce degré de culture.

Durant plusieurs années, ces tendances qui prirent la forme d'une querelle au sujet du culte des images, aboutirent à une lutte acharnée. Cette lutte constitue la crise fondamentale et principale (et même la seule de cette importance dans toute l'histoire byzantine) de la société byzantine. Elle ne pouvait aboutir qu'à l'échec général de ce qu'on entend sous le vocable d'iconoclasme. Cet échec contribua en grande partie à arrêter bientôt toute évolution de la civilisation byzantine.

Les guerres contre les ennemis extérieurs qui menaçaient l'existence de l'État, n'étant parvenues à assurer à l'empire byzantin que la possession du territoire habité par les Grecs, l'empire byzantin devint en réalité un État national grec. De même sa civilisation était au fond la civilisation grecque, bien qu'en tant que civilisation chrétienne, elle demeurât empreinte de certains apports orientaux, sémitiques et hamitiques, qui étaient déjà à la base du christianisme et même de la civilisation hellénistique. Ce n'est pas seulement la constitution du grand empire islamique à l'est et au sud, mais encore l'accroissement et la fondation au nord-ouest du grand empire germanique des Francs, qui firent que la civilisation de l'Orient romain devint une civilisation essentiellement et foncièrement grecque. L'empire franc soutenait les *Romani* italiens dans leur répugnance pour les Byzantins, et les attira à lui surtout en reprenant le principe de l'empire romain d'Occident, rival de Byzance.

5-e période.

La situation extérieure de l'empire byzantin ayant beaucoup empiré vers la fin de la quatrième période à cause des progrès dangereux, réalisés tant par les Arabes de Bagdad que par ceux d'Afrique et d'Espagne, les milieux de la cour, bien que parti-

sans de l'iconoclasie, favorisèrent une réconciliation religieuse et ecclésiastique. A partir de ce moment, vécurent tranquillement les uns à côté des autres, les adhérents de la secte populaire des iconolâtres et ceux qui professaient une conception du monde plus philosophique; les admirateurs et les imitateurs de la littérature classique et les lecteurs des ouvrages accessibles au grand public et rédigés en dialecte, qui avaient pour auteurs des moines; l'art laic plus libre et l'art religieux soumis à diverses prescriptions morales et rituelles; l'État et l'Église: le patriarche qui ne s'opposait plus aux intérêts et aux besoins de l'Etat, et l'empereur qui obéissait dûment aux lois et aux commandements de l'Église. Dans les limites de certains principes et traditions religieuses, reconnues sacrées et intangibles, se développait, grâce à une situation politique et économique toujours plus favorable, une civilisation riche et splendide qui produisit un grand nombre d'oeuvres remarquables surtout dans le domaine des arts plastiques et de la littérature où l'on s'inspirait consciemment des modèles et des traditions classiques. En qualité de la civilisation chrétienne la plus parfaite de l'époque, cette civilisation influençait tant l'Europe orientale que l'Europe occidentale.

La consolidation intérieure de l'empire byzantin, ainsi que l'affaiblissement du califat de Bagdad et le morcellement de l'empire franc permirent à l'empire byzantin de beaucoup reculer ses frontières au loin, au préjudice des Arabes, des Slaves, des Bulgares et des Francs. Ce fut le moment de l'„épopée" byzantine, des luttes pénibles, mais dans l'ensemble couronnées de succès, qui rappelaient les marches victorieuses des anciens Romains, et grâce auxquelles, notamment après la prise de l'empire bulgare qui avait opposé une résistence opiniâtre, fut ressuscité l'empire immense allant, à l'ouest, de Venise et des côtes septentrionales de l'Adriatique jusqu'à l'Euphrate, et au Jourdain à l'est, du Bas-Danube, au nord, jusqu'à la Crète au sud.

Cependant la suprématie culturelle de Byzance qui s'incarnait en premier lieu dans l'Église byzantine, s'étendait encore bien davantage. Menacée par la propagande habile menée par les missionnaires du pape de Rome et encore plus par l'activité déployée en ce sens par le clergé franc et allemand, l'Église de Byzance se vit forcée d'en faire autant dans les pays qui depuis longtemps se trouvaient sous l'influence byzantine, ou que, pour

empêcher les succès de l'adversaire, il était indispensable de placer sous cette influence. C'est ainsi que furent gagnées au christianisme la Bulgarie et la Serbie tout d'abord, la Moravie ensuite, et finalement l'immense Russie. Cette rivalité dans la propagande de la foi fut la cause principale de la scission définitive entre l'Église de Byzance et celle de Rome, scission qui fut le signe le plus distinctif et le renfort principal de la différenciation de la civilisation du monde romain et celle du monde byzantin, c.-à-d. du monde romano-germanique et gréco-slave.

A côte de ces grands succès de caractère extérieur, la civilisation de l'Orient romain fit en même temps des progrès intérieurs, car elle produisit un grand nombre d'écrivains illustres et de grands lettrés qui comprenaient parfaitement l'antiquité (Photius, Constantin VII et Michel Psellos). A la même époque cette civilisation dont la production était très intéressante, brilla également par le nouvel essor des arts plastiques dont les ouvrages furent beaucoup admirés et imités dans l'Europe occidentale, surtout en Italie, en France et en Allemagne.

A la base de cette prospérité politique et culturelle, il y avait une situation économique favorable grâce à laquelle prospéraient l'agriculture, l'industrie, et le commerce, ce dernier retrouvant presque son importance mondiale des époques précédantes. A l'intérieur de l'Etat, se produisit, il est vrai, un déséquilibre entre les grands propriétaires qui accaparaient les petites terres, et les petits propriétaires, mais les empereurs s'efforçaient de remédier à cet état de choses, et pour cela ne reculaient même pas devant les procédés violents. L'empire byzantin était à cette époque (surtout au X-e et XI-e s.), le plus puissant des pays compris dans la large zone qui entourait la Méditerrannée. Il dépassait en importance politique et culturelle aussi bien l'immense monde islamique, dont l'importance politique et culturelle était en décroissance rapide,que l'Occident européen, politiquement morcelé.

Parallélement à cet essor de Byzance, on vit florir politiquement, économiquement et culturellement, bien que de façon discontinue, l'empire rival de Bulgares, et plus tard, dans une mesure beaucoup plus grande encore, l'empire russe, surtout sous le régime de Jaroslav le Grand, où les chefs - d'oeuvres plastiques de la capitale, la célèbre Kiev, pouvaient rivaliser avec les monuments de Constantinople par leurs dimmensions, l'audace de

la construction et les trésors qu'ils contenaient. Cette même Kiev devint, à partir de l'époque où la Russie avait embrassé le christianisme, le centre du mouvement littéraire (par l'intermédiaire de la Bulgarie). Cette littérature était slave, bien que l'esprit et le contenu en restassent byzantins.

6-e période.

La sixiéme période est marquée par les changements défavorables, qui se produisent dans la situation extérieure, non seulement de l'empire byzantin, mais encore du monde de l'Orient européen en général, par une nouvelle et puissante vague de migration turco-tatare. Ayant occupé la Perse islamique et la Mésopotamie, les Seldjoukides, peuple sauvage et avide de proie, qui n'était converti à l'Islam que depuis peu de temps, menaçaient l'empire byzantin. Et la jeune Russie qui venait d'être gagnée à la civilisation de l'Orient romain, était attaquée par les Petchenègues qui de là pénétraient dans les Balkans. Derrière eux, se précipitèrent en foule les Koumans, peuple qui étaient de même souche. C'est l'existence de toute la civilisation de la chrétienté orientale qui était remise en jeu, et la société byzantine dut faire ainsi un suprême effort pour la défendre et la sauver. En un moment de désespoir, l'empereur Alexis Ier demanda secours à la chrétienté occidentale, mais par la suite cet appel eut plutôt des conséquences fâcheuses.

Les croisades, qui eurent lieu à l'instigation d'Alexis Ier, se seraient sans doute réalisées, même s'il n'avait pris cette intiative, et l'empire byzantin aurait souffert des désordres qu'elles entraînèrent beaucoup plus tôt et par conséquent plus profondément, car au fond, ces expéditions n'étaient qu'une grande migration, un mouvement, très subdivisé, de conquêtes, qui poussait les jeunes peuples de l'Occident européen, romans et germaniques, à se diriger vers l'Orient d'où, quelques siècles plus tôt, étaient venus leurs ancêtres, Les croisades dirigées originellement contre les Seldjoukides et qui aboutirent à la chute de l'empire byzantin, et sa discorde entre les marchands vénitiens et les peuples latins, participant à la 4-e croisade, eurent leur corollaire dans les guerres des Allemands avec les Loutitches, les Obodrites, les Tchèques et les Polonais et aussi dans la conquête du littoral baltique par l'ordre Teutonique et par

l'ordre des Chevaliers Porte-Glaive. Ce dernier ordre étendit sa domination loin autour du golfe de Riga et commença à pénétrer jusque sur le territoire russe, s'étant emparé de la ville de Jur'ev. Son avance fut arrêtée par la célèbre victoire remportée par le prince de Novgorod, Alexandre Nevskij près du la de Peïpus. Cependant encore après cette date, les Allemands pénétraient dans les pays limitrophes de la Russie, et y faisaient du commerce, surtout en Russie occidentale où Novgorod-la-Grande était l'un des principaux comptoirs de la *Hanse* de l'Allemagne septentrionale. Dans la même Novgorod-la-Grande, la civilisation byzantino-russe fut très tôt en relations de voisinage avec la civilisation occidentale, surtout son rameau allemand, et en subit l'influence, ce que prouvent surtout les oeuvres d'art.

Une autre avance agressive et conquérante de l'Europe occidentale eut lieu plus tard, à l'époque des expéditions destinées à gagner les membres de l'Église orientale à l'Église romaine. Je veux parler des expéditions que la Hongrie catholique entreprenait contre les Serbes, surtout les Serbes de Bosnie, et plus tard contre les Bulgares et aussi contre les Russes des principautés de Galicie et de Vladimir,

Les deux mouvements, le septentrional et le méridional, dirigés contre la chrétienté orientale sous le prétexte d'imposer la véritable foi catholique aux schismatiques et aux hérétiques, avaient sans doute encore d'autres mobiles communs. Ils étaient la manifestation et le résultat de l'évolution antérieure des jeunes peuples germano-romans et germaniques sur le territoire de l'ancienne civilisation de l'antiquité. Les Germains qui s'étaient emparés, il y avait déjà quelques siècles, du territoire de l'ancien empire romain et qui s'étaient approprié sa civilisation, se trouvaient déjà à un degré d'évolution plus avancé: c'étaient les Francs romanisés (les Français) et les Italiens d'une part, et les Allemands de l'autre, La jeune civilisation de l'Occident européen s'attesta par un esprit d'entreprise extraordinairement actif dans tous les sens, par une force d'expansion et d'enthousiasme qui se manifestait non seulement dans le domaine religieux où elle avait pour fruit l'apostolat et un ascétisme dévorateur, mais encore dans le domaine des entreprises économiques: agricoles, industrielles et commerciales. Bien entendu, cet enthousiasme s'exprima surtout par le courage guerrier, par

l'avidité des conquêtes et par la volonté de gouverner. Dans le domaine de la pensée, il se manifesta par le désir fiévreux de pénétrer les mystères les plus secrets du monde et de la nature. Cet état d'esprit explique les pélerinages faits dans les pays lointains que l'Église dirigeait surtout vers la Palestine. A cet esprit d'entreprise et à l'enthousiasme se rattache étroitement l'esprit romanesque et le désir de l'aventure et l'appétit de sensations fortes en général. L'avidité du gain, le désir de s'enrichir ou bien, d'autre part, l'effort pour échapper à la situation économique peu prospère de la patrie, résultant p. ex. d'un surcroît de population funeste, étant donné l'exploitation primitive et peu productive du sol à cette époque, ou d'agitations au sein de la classe militaire inquiète et insuffisamment pourvue (la noblesse), le désir de fonder ailleurs, dans l'étranger lointain, de nouveaux foyers, plus prospères, et l'espoir d'obtenir une situation indépendante après s'être débarrassé des liens et des obligations de la classe serve, ces symptômes sont communs à la poussée méridionale et à la poussée septentrionale de l'Occident européen vers l'Orient.

Pour l'empire byzantin, cette avance prenait les proportions d'une nouvelle migration des peuples, avec les Germains, c.-à-d. les Normands (bien que déjà romanisés) à sa tête, d'autant plus effrayante qu'un autre danger le menaçait en même temps en Orient, de la part des Seldjoukides. Au cours du XII-e s., l'empire byzantin eut un destin analogue à celui qu'il avait connu aux VIIe et VIIIe s., avec cette différence seulement qu'il avait à cette époque en Occident des adversaires déjà très civilisés, tandis que l'ennemi oriental (les Seldjoukides) était peu civilisé. Ceci explique que la lutte avec l'Occident européen n'était, pendant longtemps, menée qu'indirectement, et demeura au premier chef économique; les „Latins", comme jadis les Germains, pénétraient, à cette époque, dans l'empire romain d'Orient, par „l' infiltration", à savoir par le commerce, par le service militaire et la participation à l'administration de l'État.

Ne pouvant s'engager dans une lutte directe avec les intrus occidentaux, l'empire byzantin essaya au moins de les affaiblir en provoquant des dissensions et des luttes entre eux, mais il s'embarquait lui — même toujours davantage dans les interminables conflits armés de l'Occident. En faisant par conséquent en Occident une politique dont les prétentions ambitieuses dépa-

ssaient ses forces réelles, il négligeait les intérêts beaucoup plus vitaux qu'il avait en Orient. Grâce aux rapports étroits et fréquents des Byzantins avec l'Occident, se répandit, en Occident la connaissance de la civilisation byzantine, et d'autre part, les particularités de la civilisation de l'Occident européen pénétraient en Orient; ceci est vrai surtout de la chevalerie et du système féodal qui apportèrent un renfort considérable aux tendances décentralisatrices des grands propriétaires, tendant à briser l'administration ferme et unitaire de l'empire. La civilisation byzantine n'était pas encore, à cette époque, mal en point. Elle paraissait pleine de variété et de vie, la littérature surtout. Mais en général on pouvait prévoir la décadence prochaine de sa base matérielle, la richesse et le bien-être. Les cultivateurs et les artisans succombaient sous les charges excessives et les premiers tombaient sous la dépendance écrasante des grands propriétaires. L'industrie diminuait et le commerce tombait aux mains des marchands occidentaux qui exploitaient la population. La xenophobie, caractéristique de cette époque, eut pour résultat que des chevaliers d'aventure, participant aux croisades et des marchands vénitiens s'emparèrent des parties européennes de l'empire byzantin (en 1204).

7-e période.

Depuis la prise de Constantinople par les „Latins", la lutte, plus ou moins ouverte, des Byzantins avec les „Latins" devient une lutte directe et la scène en est tranférée de l'Occident, c.-à-d. de l'Italie et de la Hongrie, dans le Levant, c.-à-d. dans les pays maritimes situés sur les limites de l'Europe et de l'Asie Mineure et qui étaient en rapport avec Constantinople. Pour l'un des adversaires, ce qui est en jeu, c'est l'extension de ses possessions, pour l'autre, il s'agit de reconquérir ce qu'il avait perdu et de retrouver la domination qu'il avait exercée, il n'y a pas longtemps. Mais cette lutte est très compliquée, car les intérêts byzantins sont défendus par *deux* organismes politiques et en outre, on voit y intervenir (parfois d'une façon trés efficace) deux représentants non grecs de la civilisation de l'Orient européen. J'entends les Serbes et les Bulgares qui essaient de jouer un rôle profitable entre les deux adversaires principaux, les „Latins" et les Byzantins. C' est une sorte de lutte de tous contre tous, où ce qui restait de l'empire byzantin

en Asie Mineure, la région de Nicée, a bientôt une prépondérance décisive. Cet empire, après s'être rétabli au moyen des réformes „progressistes", tant économiques que politiques, se réveilla aussi au point de vue intellectuel, surtout pour ce qui concernait la littérature et la philosophie.

Après de longues luttes, difficiles et épuisantes, qu'ils avaient à soutenir contre plusieurs adversaires, les Byzantins approchèrent de leur but qui était de reprendre leurs possessions antérieures, de sorte qu'il ne leur resta que fort peu à reconquérir en Europe. Mais à la même epoque en Asie Mineure — région très importante au point de vue économique — ils avaient presque tout perdu au profit des Seldjoukides qui sous le nom d'Osmanlis s'étaient mis à faire preuve d'un esprit extraordinaire d'entreprises de conquêtes. En outre augmentait, en Europe, dans une proportion inquiétante, l'importance des Bulgares et encore plus des Serbes qui, grâce aux richesses naturelles de leur pays (surtout aux gisements de métaux précieux) devinrent des rivaux des Byzantins. Ils se trouvaient même à un certain moment à la tête du monde gréco-slave, excellant surtout dans le domaine des arts plastiques l'architecture et la peinture, en même temps qu'ils assuraient vaillamment la défense contre l'avance offensive de l'Occident (la Hongrie), faite au nom de la religion. Il s'en fallut de peu que le tsar des Serbes et de Grecs, Étienne Douchan, ne devînt maître de Constantinople, même et par conséquent le souverain incontesté de l'empire.

A la même époque la vaste Russie donnait le spectacle de la même agitation et du même chaos politique, des dissensions et des luttes entre les formes étatiques particulières, les États - principautés et les groupes de principautés - fédération. L'ancien grand empire russe, unité organique, dont la civilisation avait son foyer à Kiev, ville splendide, se divisa, s'émietta. La partie orientale en fut prise par les Tatares et, quant à l'occidentale, elle fut peu à peu divisée parmi les Allemands, les Polonais et les Lithuaniens, qui, quoique encore païens, penchaient vers la civilisation occidentale. Bien entendu, tout cela n'avait pas lieu sans résistence de la part des Russes. De même que dans les Balkans, parmi les adversaires de Byzance, apparaissait au premier plan, de luttes compliquées, l'adversaire le plus heureux, la Serbie, en Russie se manifesta la puissance de la grande principauté de Moscou, qui, grâce à une situation économique

favorable, était en état de comprendre et de servir les intérêts religieux et cuturels et les besoins nationaux.

8-e période.

Au cours de cette période, la partie méridionale de la civilisation de l'Orient européen tomba peu à peu sous la domination des Turcs musulmans et une grande portion (occidentale) de la partie septentrionale se trouva sous la domination et l'influence de la Lithuanie, qui professait le christianisme occidental, ou bien, par son intermédiaire, sous celle de la Pologne. Les succès des Turcs ne furent pas seulement causés par le fait qu'ils s'étaient approprié un grand nombre d'apports de la civiisation de l'Orient européen, ou bien par les dissensions et les luttes entre les divers États balkaniques. mais aussi par les crises intérieures, tant politiques que culturelles, qui déchiraient ces pays. Les crises culturelles étaient en rapport avec la pénetration intense, dans ces pays, de la civilisation de l'Occident européen, qui à cette epoque, était déjà plus avancée, c.-à-d. avait plus d'efficacité dans la vie pratique, étant plus affranchie des chaînes de la religion, que ne l'était celle de l'Orient européen. La forte influence de la civilisation de l'Occident européen est attestée d'une part par les arts plastiques serbes qui portent l'influence de l'art italien, d'autre part par les querelles philosophico-théologiques qui, en Bulgarie et dans l'empire byzantin, opposaient le mysticisme byzantin à l'enseignement scolastique rationaliste de l'Occident européen et qui avaient surtout pour objet ce qu'on appelle l'*hésychasme.* La victoire emportée enfin par le mysticisme, signifiait que la civilisation de l'Orient européen était restée fidèle à ses élements primordiaux et fondamentaux. La même situation se reproduisit lorsque, afin d'obtenir le secours militaire de l'Occident européen pour sa lutte contre les Turcs, une partie de Byzantins décida de réunir l'Église byzantine avec l'Église romaine. A cette occasion, un rôle oppositionnel très important fut rempli par Moscou, qui devait être par la suite le foyer de la civilisation de l'Orient européen, et où se refugiaient, fuyant devant la rapide poussée des Turcs, les intellectuels remarquables bulgares et serbes.

L'évolution de la partie septentrionale de la civilisation de l'Orient européen se présenta, somme toute, sous un aspect plus favorable. L'union personnelle de la Lithuanie avec la Pologne

et son adhésion à l'Église romaine ouvrirent, il est vrai, les voies à la suprématie de la civilisation de l'Occident européen dans la Russie occidentale et sud - occidentale. Cependant au centre de la Russie, florissait, économiquement, politiquement et culturellement, le grand-duché de Moscou dont les souverains et le clergé, ainsi que les classes supérieures se rendaient peu à peu compte qu'après la chute inévitable de l'empire byzantin, leur incomba le rôle du représentant principal et du protecteur de l'Église orthodoxe et de sa civilisation. Le grand-duc de Moscou s'opposa énergiquement à l'union ecclésiastique de Florence, que l'empereur de Byzance avait négociée avec Rome.

9-e période.

Pendant que sous le régime turc, la civilisation de l'Orient européen dans la péninsule balkanique, était condamnée à végéter, de façon que les vieilles traditions s'y maintenaient à peine et qu'on n'en connaissait même qu'imparfaitement les richesses, Moscou fut déclarée „la troisième Rome" à laquelle était réservée la mission de maintenir la foi véritable jusque, à la fin du monde, d'affranchir toute la chrétienté (par conséquent aussi celle d'Occident) du pouvoir des infidèles et de réaliser l'union ecclésiastique de toute la chrétienté sous l'égide du tsar russe, héritier et successeur légitime des empereurs romains. L'accomplissement de cette tâche fut remis à un avenir lointain, car il fallait tout d'abord accomplir une tâche préalable, fondamentale: affranchir la Russie elle - même de la domination des infidéles, Tatares, des Lithuaniens et des Polonais non orthodoxes, et en faire un grand et puissant empire unitaire qui fût à même d'accomplir sa grande mission religieuse et culturelle. On assista donc à une longue lutte, presque ininterrompue de la Russie, avec la Lithuanie et plus tard, avec la Pologne, lutte dont le caractère religieux se manifesta des deux côtés au début du XVII-e s., et cela sous l'influence des idéals et des tendances de la Contre-Réforme qui chercha, dans le monde orthodoxe russe, la compensation des pertes essuyées dans l'Europe occidentale. La Moscou énergique qui, au début de cette lutte, essuie nombre d'échecs et connaît peu de succès, finit, grâce aux agitations des Cosaques en Pologne, par se rendre maîtresse d'une grande partie de l'Ukraine. Pour se préparer à sa mission, essentielle pour

l'avenir, Moscou s'y prépare même au point de vue intellectuel, en réalisant dans l'Église russe diverses réformes, destinées à abolir tous les désordres qui altéraient la pureté par laquelle elle devait surpasser l'Église byzantine, gâtée et déchue. Les souverains, ainsi que le haut clergé, favorisent aussi la culture littéraire dans l'esprit de l'ancienne orthodoxie.

Sa lutte difficile avec des adversaires occidentaux plus avancés (la Pologne, la Suède) força les Russes à emprunter à la civilisation occidentale surtout ses facilités techniques et à appeler des techniciens, des artisans et des savants occidentaux, mais ils veillèrent à ce que les antiques traditions et la conception du monde consacrée par la religion ne souffrissent pas de ces nouveautés.

10-e période.

Dans cette période, la civilisation de l'Orient européen se voit menacée d'être vaincue et reléguée au second plan par la civilisation de l'Occident européen, car Pierre le Grand et ses successeurs s'efforcent de faire accepter et répandre en Russie toutes les ressources pratiques de la civilisation de l'Occident européen. Lorsque l'Église, qui représentait la civilisation de l'Orient européen, se mit à la tête des adversaires, elle fut sécularisée presque par violence. Pour se maintenir en vie, elle dut se restreindre au domaine purement religieux et ne put imposer sa volonté là où la religion était en opposition avec la conception du monde fondée sur les résultats des sciences exactes et naturelles, ou avec les nécessités de la vie pratique. Pierre et ses succeseurs se rendirent compte que les moyens mis en oeuvre par l' ancienne civilisation de l'Orient européen ne suffiraient plus pour mener à bien les grandes tâches politiques leguées par la tradition religieuse et nationale. Ils recoururent aux progrès techniques de l'Occident européen, pour continuer et achever l'oeuvre d'unification de toute la Russie au dépens de la Pologne qu'ils détruisirent et dont ils annexèrent une partie. Ils entrèrent également dans une lutte ouverte avec la Turquie dans le dessein d'affranchir Constantinople et par là les chrétiens orthodoxes de l'empire turc. En même temps, ils reprirent l'offensive défensive vis-à-vis du monde turco-tatare, avec lequel il était impossible de vivre en paix et en sécurité, s'il n'était soumis jusqu'à l'Océan Pacifique et jusqu'aux

frontières chinoises. Dans les deux cas, l'Église orthodoxe abaissée consentit volontiers à soutenir et à aider l'État. Quoique la civilisation de l'Occident européen eût pénétré et se fût propagée dans la société russe, une grande partie de cette société continuait à vivre d'après l'esprit et les traditions de la civilisation de l'Orient européen. Cependant entre les deux mouvements qui dans les grandes villes communiquent étroitement, naissent déjà des conflits qui deviennent de plus en plus fréquents, et une crise intellectuelle sévit dans la société.

11-e période.

Le sens principal de cette période est donné par l'intervention puissante et influente de la Russie dans l'évolution tant politique que culturelle de l'Europe occidentale et aussi par l'oscillation intérieure de cet empire entre la civilisation de l'Occident européen et la civilisation de l'Orient européen. Au cours des années qui ont précédé la grande Révolution française, qui sans aucun doute ouvre une ère nouvelle dans l'évolution en sens démocratique de l'Europe occidentale, la Russie s'était si étroitement rapprochée de l'Europe orientale et avait identifié de si près ses intérêts avec les siens qu'elle voyait dans les attaques de la Révolution contre les institutions politiques et sociales, une attaque contre elle-même. C'est ainsi qu'elle soutint „l'ancien régime" monarchique avec tant d'énergie que d'abord dans les guerres contre Napoléon I-er, ensuite dans les révolutions de 1830 et de 1848, elle se trouva à la tête de l'Europe occidentale.

La démocratisation de l'Europe occidentale après 1848 eut pour résultat, il est vrai, que la Russie se sépara pour un certain temps de l'Europe occidentale, mais elle s'en rapprocha à nouveau, ce qui se traduisit notamment par la fidélité absolue, dans la Grande guerre, de ce pays aux alliés occidentaux.

Grâce aux rapports politiques, de plus en plus fréquents, de la Russie avec l'Occident, le nombre de Russes qui connaissaient l'Europe occidentale et civilisation, augmentait toujours. Dans la société russe, se multipliait le nombre de ceux qui se rendaient compte des avantages de la civilisation de l'Occident européen et qui avaient le dessein de l'implanter dans le territoire russe de façon que toutes les catégories sociales en profitassent le plus tôt possible. Mais d'autre part, on craignait

que ces progrès n'impliquassent la suppression de la civilisation indigène qui était indissolublement liée à la religion et dans laquelle on voyait la base de l'existence même et de l'indépendance de la Russie, en mème temps que de sa prépondérance morale, et par là d'autant plus assurée, sur la puissante Europe occidentale. Ceci explique l'opposition toujours plus énergique qu'on faisait à cette époque à la pénétration en Russie de la civilisation occidentale, et la volonté qui s'y manifestait, de conserver à tout prix, telles quelles, les bases de la civilisation jusque là en vigueur. Les classes dirigeantes et qui détenaient le pouvoir, hésitaient, car la sagesse politique leur conseillait d'emprunter dans cette lutte les armes et les moyens qu'employaient les adversaires occidentaux plus puissants, mais la peur de voir la démocratie emporter sur la théocratie, et l'attachement aux vieilles traditions et doctrines nationales et religieuses, firent que l'absolutisme traditionnel combattit, avec acharnement, toutes les tendances libérales. Cet état de choses alimenta le mouvement révolutionnaire de plus en plus fort et qui atteint peu à peu toutes les couches de la population. Ce mouvement visait surtout à obtenir un régime constitutionnel dont il attendait des changements radicaux dans le domaine social et intellectuel. L'athéisme, l'anarchisme, le communisme étaient le but idéal des fanatiques des progrès modernes, qui affirmaient leur volonté de dépasser tant l'Europe occidentale que l'Amérique, par la civilisation technique et scientifique.

Après l'introduction en Russie du régime constitutionnel, au début du XX-e s., il sembla qu'on réussirait à maintenir un équilibre relatif entre les partisans des tendances extrémistes d'une part, et les partisans de l'„européanisation" modérée de l'autre, mais la Grande guerre finit par une révolution qui détermina la victoire des partisans de l'école doctrinaire extrémiste.

La question des rapports entre la civilisation occidentale et orientale fut tranchée beaucoup plus vite, avec moins de difficultés et de façon plus naturelle dans la sphère méridionale de la civilisation de l'Orient européen, chez les Grecs, les Roumains les Serbes et les Bulgares, et cela dans le sens de l'européanisation définitive et pénétrante. Ces peuples, renonçant à attendre de la Russie l'accomplissement de sa grande oeuvre d'affranchissement, se tournèrent, pour en obtenir leur appui, vers les puissances européennes occidentales. Les représentants

de ces peuples, les émigrés, qui allaient séjourner en Occident, se familiarisaient avec la civilisation occidentale, l'approfondissaient par les études qu'ils faisaient dans les grandes écoles occidentales et la propageaient dans leurs parties autant que possible, surtout en ce qui concernait ses apports pratiques. Cependant c'était surtout le puissant mouvement occidental d'affranchissement des nations, basé sur le principe qui voulait que chaque peuple se gouvernât lui-même, qui fit en un certain sens, pour libérer ces peuples du joug turc, beaucoup plus que ne l'avait fait la Russie, leur coreligionnaire. L'affranchissement national, dont la preuve la plus évidente est l'existence des littératures nationales modernes des peuples balkaniques, quoique elle fût en rapport avec l'idée de la délivrance de la véritable foi chrétienne du joug des incroyants, s'appuyait essentiellement sur la civilisation occidentale et était par conséquent un signe d'européanisation. C'est pourquoi aussi, cet affranchissement achevé, fut introduit partout, sans que les „Vieux-Croyants" s'y opposassent, le régime constitutionnel en vigueur dans l'Europe occidentale. Le clergé et l'Église, principaux représentants de la civilisation de l'Orient européen, et qui avaient continué à vivre dans une résistance tacite, sous le joug turc, n'osèrent s'y opposer, ni même, à tout prendre, ne le voulurent, car même pour eux, l'affranchissement du joug turc était un bénéfice inappréciable. C'est ainsi que vivaient traquillement et sans conflit, sans s'y attendre, les unes à côté des autres, les Églises orthodoxes attachées à l'ancienne civilisation, et les civilisation modernes occidentales. L'ancienne civilisation de l'Orient européen subsistait toujours dans les Églises et dans la société provinciale, régie par elles, tandisque les villes étaient devenues les sièges de la civilisation occidentale,

Il est intéressant de relever qu' une évolution analogue à celle qui avait eu lieu en Russie, fut récemment accomplie, après la guerre, par la Turquie, et aboutit au triomphe de la civilisation occidentale.

Quant aux Arméniens et aux Albanais, le peu de place dont je dispose, et la complicité de cette question, m'empêchent d'en traiter ici.

* * *

Tout esprit doué du sens historique comprendra sans peine que ma conception et ma division de l'histoire de l'Orient euro-

péen en groupes chronologiques coïncide étroitement avec l'histoire de l'Europe occidentale, donc avec l'histoire générale. La division de l' empire romain et de la civilisation héllénistico-romaine en deux parties, romano-germanique et gréco-slave, fut sans doute un événement d'une importance fondamentale et décisive, non seulement pour l'Europe orientale, mais encore pour l'occidentale. Si la fin de l'empire romain ou son morcellement ouvrent une nouvelle période historique, celle du „Moyen Age", il est clair que ce dernier commence par la fondation de Constantinople en 326. Je me demande s'il ne conviendrait pas de substituer à cette désignation démodée de „Moyen Âge", et qui ne signifie rien en somme, l'expression *„époque (période) du dualisme de la civilisation européenne"?* Il faudrait, bien entendu, se demander quand finit cette période du dualisme. Sans doute au moment où les deux civilisations s'unissent tout à fait visiblement, sans cependant, être encore tout à fait fondues — l'analogie de la civilisation hellénistico-romaine dans l'empire romain unitaire ce qui pourrait être l'époque des guerres de l'Europe monarchique de l'ancien régime contre la Révolution française. Étant donné que cette lutte a été inaugurée par Paul Ier, je prendrais le date de la mort de Catherine II ou de l'avènement de Paul Ier pour le début de la période essentiellement constituée par l'adoption ou la pénétration de la civilisation occidentale dans l'Europe orientale, phénomène qui est l'une des étapes de la marche victorieuse de cette civilisation à travers le globe entier.

Mais les questions qui en résultent sont d'une importance secondaire pour mon travail.

Une autre conclusion qui découle de ce que je viens de dire est, me semble-t-il, l'impossibilité de confondre dans une seule direction historiosophique, l'évolution historique de l'Europe occidentale avec celle de l'Europe orientale, à savoir la nécessité que l'histoire de l'Europe jusqu'à la fin du XVIII-e s., ou jusqu'au début du XIX-e s., soit présentée en deux tableaux différents. Ce serait bien entendu, autre chose, que de tenter l'exposé didactico-pratique de l'histoire européenne intégrale en un tableau synchronique, exposé qui serait fait en vue de l'enseignement scolaire. Ce problème ne saurait être examiné ici. Bien entendu, il serait également possible, pour obtenir des effets plus profonds et plus variés, d'envisager l'histoire de l'Europe occi-

dentale du point de vue de l'Orient européen et l'histoire de l'Euroqe orientale de celui de l'Occident européen, ce qui, bien entendu, donnerait lieu à une étude comparative très suggestive; mais jusqu'à présent, on manque presque entièrement de savants spécialement préparés à ces études. Je doute cependant qu'une division identique en périodes historiques puisse être appliquée à l'histoire de l'Europe occidentale et à celle de l'Europe orientale. Déjà les rapports entre l'histoire de l'Europe occidentale et celle de l'Europe orientale prouvent à l'évidence la difficulté de concevoir une histoire de l'humanité tout entière, où les vicissitudes de chacun de ses groupes soient traitées de façon homogène, et que longtemps encore il faudra préférer à ces audaces, le scepticisme de Troeltsch disant que l'histoire générale est au fond l'histoire de l'européanisme. Bien entendu, jusqu'à présent l'histoire de l'Europe orientale y était presque ignorée. Quant à la „périodisation“ unitaire de l'histoire de l'humanité entière, je la considère comme tout à fait impossible. C'est une sorte de quadrature du cercle.

* * *

Comme le font voir les considérations précédantes, en caractérisant et en résumant les diverses périodes, je laissais de côté la question des limites ou interruptions (césures). Mais étant donné que la détermination des ces intervalles, n'est pas négligeable pour obtenir une vue plus claire, et que les diverses données chronologiques sont les points d'appui de la mémoire, je *vais essayer tout de même de les indiquer.* Il y a certains événements qui forment comme les dogmes de l'histoire et qui seront probablement toujours et généralement reconnus comme limites entre les divers stades de l'évolution historique. Ce sont p. ex. la fondation de Constantinople en 326 apr. J. C., sa prise par les croisés en 1204 et son occupation par les Turcs en 1453.

La première période de l'histoire de l'Orient européen commence par conséquent par la fondation de Constantinople en 326. Quant à la limite, on pourrait choisir *l'année de la mort de l'empereur Anastase et de l'avènement de l'empereur Justin Ier — 517.* Le premier de ces empereurs fut le représentant de la politique favorable aux monophysites sémito-hamitiques, le dernier représentait la politique qui favorisait l'Occident roman.

Quant à *la deuxième période,* on pourrait la clore *par la date de la mort de l'empereur Héraclius Ier (641),* étant donné que cet empereur avait réussi à reconquérir les pays orientaux qui s'étaient detachés et à rendre à l'empire romain son extension d'autrefois. Il est exact que ces pays furent encore de son vivant séparés à nouveau de l'empire par les Arabes, mais au moment de sa mort, on ignorait encore s'ils ne rendraient pas à l'empire romain d'Orient ces pays.

Pour ce qui est de *la troisième période, on peut la terminer à l'année de l'avènement de l'empereur Léon III* (*717*). En effet, le règne de cet empereur ouvre l'ère de la réstauration de l'empire romain d'Orient et, d'autre part, l'effort des Arabes pour détruire cet empire est le plus intense précisément à cette époque. Je ne vois aucun inconvénient à faire cette période beaucoup plus courte que les autres, car le postulat de ceux qui prétendent que les diverses périodes soient de la même durée, ne correspond pas au cours réel de l'histoire. D'ailleurs, même si nous établissions les périodes ayant à peu près la même durée, personne ne pourrait dire de quelle durée serait la dernière pendant laquelle nous - mêmes créons des événements.

La quatrième période pourrait avoir comme limite soit *l'année du décès de l'empereur Théophile (842) soit l'année suivante (843)* où le gouvernement de Byzance *remit en vigueur le culte des images.*

La cinquième période pourrait finir par l'année du décès *de l'empereur Constantin X le Monomaque* (*1055*).

La sixième période qui est celle des rapports, des dissensions et des luttes du monde européen oriental avec l'Occident européen, avec les croisés et les auteurs d'une foule de nouveautés dans le domaine économique, culturel et religieux, a son *point culminant et dernier* dans l'événement sensationnel qui fut la prise de Constantinople par les soldats de la quatrième croisade — *en 1204.*

La septième période pourrait finir soit par l'installation définitive des Turcs dans la péninsule balkanique (à Gallipoli — *en 1354)* ou mieux encore par *l'année du décès d'Étienne Douchan en 1355.*

La huitième période se termine le plus naturellement par la date de *l'occupation de Constantinople par les Turcs en 1453.*

La neuvième période irait de cet événement jusqu à *l'avènement* du grand réformateur de la Russie, *Pierre le Grand, en 1689.*

La dixième période va *jusqu'à la mort de Catherine II en 1796.*

La onzième période peut aller *jusqu'à la chute de la monarchie russe en mars 1917.*

Ces onze periodes peuvent être groupées, en se plaçant à un point de vue plus élevé, en deux périodes qui, au premier abord, ont des foyers et des centres différents, ce qui implique des différences considérables entre elles quant à la qualité et aussi quant à la direction et au résultat définitif de l'évolution culturelle. Au cours de l'époque qui va de la fondation de Constantinople jusqu'à son occupation par les Turcs, Constantinople est sans aucun doute le centre et le foyer de la civilisation européenne orientale; à partir de 1453 jusqu'en 1917, ce rôle est joué par Moscou. On est par conséquent en droit d'appeler la première de ces deux grandes périodes, *constantinopolitaine*, la seconde, *moscovite.* Quant à la qualité de la civilisation, la première est la civilisation grecque fortement enracinée dans la civilisation antique, hellénistique, civilisation intellectuellement très riche et qui parvint en philosophie à une grande profondeur. La littérature et l'art de cette époque furent, durant plusieurs siècles, un modèle et une inspiration pour les voisins surtout pour les Occidentaux. La civilisation de la période moscovite est, au contraire, une civilisation russe qui avait conservé bien des éléments de la civilisation slave prébyzantine et qui plus tard avait emprunté toute sorte d'éléments orientaux, surtout turco-tatares. Elle n'avait pas d'ouvrages philosophiques et historiques supérieurs, inspirés de modèles antiques, qu'avait eus la civilisation byzantine, mais plutôt des éléments ecclésiastiques et populaires de cette dernière. Seulement les arts plastiques avaient atteint un haut degré, mais il y avait là aussi, en dehors des influences byzantines, beaucoup d'éléments non seulement indigènes russes, mais encore tatares, Dans la période moscovite, les éléments de la civilisation byzantine se mêlèrent fortement avec les indigènes, et il en sortit une forme originale de civilisation byzantino-russe dont les Russes appréciaient les éléments russes plus que les éléments byzantins, les considérant comme plus purs et plus originels, plus proches de la civilisation européenne orientale et plus proches surtout de l'Église orthodoxe.

Tandis que l'esprit conservateur qui arrêtait l'évolution de la civilisation byzantine s'explique surtout par la stagnation intellectuelle, résultant de longues guerres, le caractère conservateur de la civilisation byzantino-russe résidait plutôt dans la conception du monde de la société russe. En effet, par comparaison avec le monde balkanique la Russie avait remporté de grands succès guerriers, quoique ces succès la laissassent également épuisée et meurtrie. De sorte que, notamment dans la période moscovite, l'évolution politique de la partie septentrionale de la civilisation de l'Orient européen prit une direction tout à fait opposée à l'évolution politique de la partie méridionale de cette civilisation.

MARCELI HANDELSMAN
Doyen de la Faculté des Lettres de Varsovie

QUELQUES REMARQUES SUR LA DÉFINITION DE L'HISTOIRE DE L'EUROPE ORIENTALE[1])

Parmi les différents essais de synthèse de l'histoire de cette partie de l'Europe je choisis ceux, dont le point de départ est spécialement intéressant pour mes observations. L'éminent auteur des *Dejiny Slovanstva* [2]) est parti du principe de la parenté d'origine des peuples, qui habitent une grande partie de l'Europe Orientale, pour esquisser leur développement en se basant sur l'idée de la communauté de ce développement.

Par contre M. H a l e c k i, dans sa communication de Bruxelles en 1923, en parlant de l'*Histoire de l'Europe Orientale* [3]) présenta en grandes lignes l'historique de la transformation successive des communautés politiques existantes dans cette région en communautés nationales, en adoptant trois principes fondamentaux pour mettre de l'ordre dans la multiplicité des faits; temps, espace, ordre d'idées, grâce auxquels le centre du tableau esquissé sur la base de communauté d'origine se déplaca selon lui dans une certaine mesure.

En parlant du *Monde Slave ou Europe Orientale* (1930) je me permis de présenter quelques objections aux fondements de la thèse

---

[1]) Dans cet article je me tiens strictement dans le cadre de mon intervention qui fut présentée à la séance du Congrès historique de Varsovie le 23 août 1933 où M. B i d l o a lu sa communication, publiée ci-dessus. Le sujet du resumé de sa communication qui provoqua mes remarques, était beaucoup plus restreint que celui de sa belle communication, et c'est uniquement ce resumé qui servit de point de départ pour mes observations.

[2]) Prague 1928.

[3]) *La Pologne au V-e Congrès international des sciences historiques.* Bruxelles 1922—1924, 73—94.

du prof. Bidlo pour insister avant tout sur l'importance du facteur géographique ou géo-politique, dont la valeur consiste dans la détermination du développement des formations politiques sur ce terrain [1]).

Actuellement, je suis heureux de pouvoir constater non seulement, que notre illustre président se montre prêt à accepter ma thèse au moins en partie, mais même qu'il a donné une profonde synthèse de l'ensemble du développement de ces différents peuples et pays, en partant de l'élement géographique. Il ne s'arrête pas à l'adoption et au développement de ce principe, il entre dans tous les élements si compliqués de l'évolution historique pour se porter dans les régions les plus élevées de philosophie de l'histoire.

Dans mes observations, je me range uniquement au problème strictement géo-politique pour poser la question suivante: est-il possible d'admettre sans réserve l'idée fondamentale d'un essai, qui prend pour centre créateur du développement de l'Europe Orientale Byzance, puis ensuite, la Russie et croit voir dans la civilisation l'élement essentiel qui différencie l'évolution de ces pays.

Evidemment c'est une grande idée et une conception seduisante de trouver un seul centre d'évolution de tout un monde, tout en admettant que ce centre pouvait se déplacer dans le cours des siècles. Certainement, l'auteur était autorisé de s'appuyer sur cette idée à laquelle sa science et son talent ont donné un si intéressant développement. Mais tout de même, est-ce qu'on est tenu d'accepter sa formule si attrayante qu'elle puisse paraître, comme solution définitive du problème. J'en doute. Je pense plutôt que la question fondamentale doit rester, au moins pour le moment, en suspens, et je passe à quelques objections critiques.

I. La première question qui se pose, c'est la définition plus précise de ce que nous appelons habituellement Europe Orientale.

Je crois nécessaire de souligner préalablement qu'une définition géographiquement établie, pour ainsi dire, géographiquement objective, n'a pas le même sens pour l'histoire ou en histoire. Historiquement parler, toute conception géographique est une notion sociopsychologique, c'est à dire qu'à côté des élements purement géographiques elle renferme toujours les éléments d'une appréciation sociale, appréciation ou jugement prononcé par quelqu'un, quelque grou-

---

[1]) *Bulletin d'information des sciences historiques en Europe Orientale*, 1930, III, 124—131.

pement social qui se croit en droit d'énoncer cette appréciation. Est-il nécessaire de souligner que le mot: „occidental" a une tout autre valeur, employé à Varsovie et à Prague, à Francfort ou à Paris. Cette appréciation géographique, ou jugement socio-psycho-géographique est donc basé sur deux éléments géographiques différents: d'un côté la position, l'orientation géographique, de la région à définir, de l'autre — la position du centre d'où doit sortir le jugement (centre d'observation et de jugement). La relativité de cette appréciation augmente dans le cours des siècles. Pour être occidental par ex., il faut non seulement être défini par quelcunque qui habite un centre situé à l'est du pays qu'on dit occidental, mais il faut aussi ne pas appartenir à ce pays. Or on appartient à un certain pays au point de vue politique, on fait partie du même Etat, du même groupement ethnique ou national, on appartient à la même race ou nationalité, au point de vue religion, langue, civilisation etc. Pour se trouver en dehors d'un certain milieu géographique il faut avoir la conscience suffisamment nette de ce qu'on n'appartient pas à ce même milieu. C'est à dire que la conscience d'indépendance, la conscience d'extériorité doit être dans ce cas plus forte que celle des liens qui peuvent unir à ce même terrain. Or le sentiment de cette appartenance ou de cette indépendance vis-à-vis d'un territoire situé dans le voisinage change avec les temps et est de différente origine: on fait partie — géographiquement parler — d'une région dans telle époque, on devient son voisin dans telle autre.

La notion d'une orientation géographique change donc avec les temps et se compose de trois éléments, dont deux d'ordre géographique—situation géographique, centre d'appréciation, et le troisième purement socio-psychologique, celui de la conscience des rapports qui unissent avec le terrain dont la situation géographique doit être définie.

Pour passer au terme: de l'*Europe Orientale en histoire* il faut avant tout faire abstraction de l'élément de civilisation. La communauté de civilisation, donc l'unité par la civilisation — tout en influant sur la clarté d'une définition géographique — peut être plus faible que tout ce qui disjoint, qui pose un territoire donné dans la position de territoire extérieur vis-à-vis des terrains à définir géographiquement. Un pays qui appartient à une région territoriale, devant porter le nom: d'orientale, peut lui-même être un pays de civilisation purement occidentale. Il suffirait de citer la Grèce de l'antiquité, fondatrice de la civilisation occidentale, pour laquelle

tout l'Orient, *auquel elle appartenait géographiquement*, n'était qu'une région des barbaroî, des étrangers.

Après avoir ainsi éliminer cette conception qui obscurcit notre raisonnement, nous pouvons nous borner au terrain purement géographique, en essayant de poser le problème: y avait-il, ou y a-t-il encore dans le monde moderne — où par monde moderne nous comprenons le monde méditerranéen qui suivit Rome impériale à partir à peu près du IV-e s. — y-a-t-il dans ce monde un centre dont l'appréciation géographique, dont l'attitude soit suffisamment stable, fixe, pour ainsi dire éternelle, pour que son jugement paraisse tellement établi, qu'il s'impose avec une nécessité inévitable à tout une sphère des peuples, des sociétés, des nations.

Y-a-t-il et où est-il ce centre, voilà la première partie de la question?

Pour l'Europe qui au fond n'est plus l'Europe de l'antiquité, il y avait deux centres indépendants et parallèles d'influences et d'action: Rome - Gaule, qui s'identifiait avec Rome, d'un côté, Byzance de l'autre. Mais s'il est vrai qu'il y avait dans ce monde, du moyen âge européen, deux centres matériellement différents, l'unité de ce monde était vivante, dans la conscience des hommes au moins jusqu'au IX-e s. Egalité et parallélisme de l'importance de chacun de ces centres étaient tellement forts, que même opposés l'un à l'autre ils ne se croyaient pas appartenir à deux mondes opposés, mais aspiraient dans la même sphère d'influence au rôle du centre directeur unique sans désapprouver toutefois l'autre partie pour être membre d'un cercle différent de civilisation. Tout disposées quelles étaient, d'occuper cette place du centre unique commun, ni Rome-Gaule ne taxaient Byzance d'Orientale ni ne passaient aux yeux des byzantins pour appartenir à un monde occidental, dissemblable de Byzance. Deux centres indépendants d'un seul et même monde voilà deux concurrents dont la lutte découle à travers des siècles pour finir par la victoire définitive de Rome.

Tandis que Rome-Gaule l'emporte, le rôle de Byzance baisse: elle déchoit de son rang, pour quitter sa position principale et ne devient qu'un centre local, pour unir autour d'elle ses influences sur un territoire plus restreint, limité aux Balcans et à l' Asie Mineure (fin du XI-e s.).

Rome-Gaute l'empertent et conservent leur primauté pour toujours. Ce sont donc *leurs* jugements qui détermineront dorénavant les opi-

nions de toute l'Europe. Oriental sera désormais dans l'appréciation générale de l'Europe tout ce qui est à l'Orient de ce centre occidental — les parties à l'est de l'Europe et l'Asie, occidental — tout ce qui est situé à l'ouest: la G-de Bretagne et l'Europe nouvelle ou Amérique.

Cette structure egocentrique de l'Europe qui fait de Rome-Gaule le centre unique de tout détermination géographique des rapports entre ses différentes régions, a produit un autre phénomène plus intéressant encore.

Et voilà la seconde partie de la question. Ni l'Europe toute entière, ni ses différentes parties ne sont pour ce monde penché sur son centre de quantités immuables, établies une fois pour toutes. Bien au contraire, ce sont de valeurs instables, qui changent, qui évoluent à mesure que l'intérêt de ce centre se porte vers ces contrées, que ces contrées gagnent en importance dans l'appréciation du centre même.

L'attitude vis-à-vis de ces différentes contrées est le résultat assez compliqué de deux genres d'influences: connaissance plus ou moins approfondie de ces contrées par le centre; conscience de l'importance de ces pays pour le centre. Donc, pour chaque époque — l'apparition de nouveaux terrains qui gagnent en importance et dans la définition géografique qui reste toujours la même, un changement continuel de sens qui s'adopte à de nouvelles „découvertes" territoriales. Evidemment par découvertes nous ne comprenons que découvertes relatives par l'acquisition pour ainsi dire morale, faite successivement de ces contrées par le centre de ce monde.

En partant de ce principe il faudra voir dans l'Europe Orientale, qui garde toujours son nom, une expression de différentes notions selon les siècles. Entre le VII-e et le IX-e s. elle n'embrasse que les confins de la Germanie, tout au plus sa marche orientale, la future *Oesterreich* et peut être une ébauche de la marche Nordique. Entre les IX-e et XI-e siècles la Bohême, la Hongrie, la Pologne, Novgorod la Grande sont découvertes, puis s'ajoutent les différents pays successeurs de Byzance, Byzance même se retirant à proprement parler de l'Europe. Les siècles suivants jusqu'au XIV-e voient apparaître simultanément la Ruthénie, la Baltique, les Tartares, les Turcs, puis enfin Moscou. C'est à partir du XV-e siècle surtout que Moscou seule, à cheval sur les Ourals, représente pour l'Europe sa partie orientale, bien que Moscou dépasse déjà les limites géographiques de l'Europe.

Lorsqu'on employe un terme pour définir une certaine région géographique plus large, il faut en plus tenir compte d'un fait essentiel: cette région paraît former un ensemble organisé, une unité. Ce caractère d'organisme lui est imposé par le fait que d'habitude un centre individualisé, une ville p. ex., une contrée sert de point de gravitation, de point de groupement pour toute la région, pour toutes ses parties. Un pareil centre de groupement, ce centre de liaison entre les intérêts de ses parties composantes se déplace évidemment avec le temps selon l'élargissement de la région même. Mais pour chaque époque on est autorisé d'indiquer un point ou un terrain auquel incombe certainement cette tâche de centre. C'est ainsi que Vienne, puis Magdebourg ont joué le rôle de métropole d'Europe orientale primitive. Cette „capitale" se déplace: une lutte s'engage ensuite entre Buda, Prague et Cracovie pour la prédominance dans cette région et, c'est à Cracovie que se croisent au cours du XV-e s. toutes les voies venant de la Baltique et de la Marche Orientale Allemande et menant vers la Mer Noire avec celles des Balcans, de la Hongrie et de la Lithuanie, encore lointaine. Simultanément avec le procès de la formation de la puissance polonaise, composée de la Pologne et de la Lithuanie, à partir de la fin du XIV-e s., le centre de cette puissance acquiert le caractère du centre naturel de toutes ces contrées. Elle garde son caractère central jusqu'au moment où Moscou se transformant en une Russie, qui conserve d'ailleurs son caractère d'Eurasie, gagnée par deux siècles de continuelles conquêtes sur l'Asie, reprend sa marche vers l'ouest.

Pour resumer et conclure La notion de l'Europe Orientale, historiquement parler, est un terme qui change de sens au cours des siècles par rapport au centre essentiel du monde civilisé qu'étaient et que sont Rome - Gaule. En s'élargissant cette Europe Orientale embrassait des contrées de plus en plus larges, tout en conservant une certaine unité que lui imposait la tendance centripète vers un point de concentration pour ses différentes parties. Ce rôle fut joué par la Pologne à cause de sa situation géographique pour la grande partie des temps que nous pouvons étudier. S'il est donc permis d'écrire une histoire de cette Europe Orientale, il faut faire abstraction du problème de civilisation et, en partant d'un principe géopolitique, il faudra plutôt prendre la Pologne pour base d'orientation fondamentale de synthèse, certainement pour l'époque entre le X-e s. et le XVIII-e s.

II. Après avoir ainsi déblayé le terrain, à ce qu'il me semble, je peux m'attaquer maintenant à la question si essentielle dans le résumé de la communication de M. le prof. Bidlo, celle de la division de l'histoire de l'Europe Orientale en périodes.

Je dois avouer que pour ma part ce n'est pas une question de premier ordre. J'envisage toute division en périodes comme un échafaudage, certainement indispensable, pour la clarté de nos interpretations des faits, très utile, mais plutôt de nature auxiliare. Ce que je demande — à une pareille division — c'est surtout sa simplicité. Pour bien permettre de saisir le cours du développement le nombre de périodes ne doit, à mon avis, être ni trop grand, ni trop petit. Dans ce dernier cas elle ne sert à rien, car elle se perd alors dans le trop général.

Je crois avoir précisé ci-dessus les bases de mon attitude envers la conception si intéressante de M. Bidlo. Il m'est donc impossible d'accepter son projet de „périodisation" et je me permets de soumettre à la critique, d'ailleurs à titre provisoire plutôt à titre d'exemple, une autre division. Je pars du principe qu'il n'y pas de limites, exactes entre périodes, et que des siècles entiers pour certaines grandes divisions de temps peuvent même être traités en zones de transition. Ces zones limitrophes portent un caractère spécial: une période continue d'exister après qu'une nouvelle époque a déjà fait son commencement. C'est surtout vrai pour de périodes qui doivent embrasser l'histoire des rapports très compliqués, celle de nombreux territoires, des groupements ethniques ou des nations entières.

Je me permets donc de proposer un schème assez simple:

I-e période depuis l'apparition de l'Europe Orientale dans l'histoire de notre monde jusqu'au XII-e siècle. C'est une époque protohistorique des peuples et des nations slaves et des peuples heterogènes, dont l'habitat se trouve plongé dans l'entourage des peuples slaves. Cette période se rapporte aux origines de tous les Etats nés sur ces terrains (Autriche, Bohême, Hongrie, Pologne, Ruthénie du Dnieper, Serbie, Bulgarie etc.) et des peuples détruits ensuite par la marche victorieuse vers l'est des Germains (Slaves de l'Elbe, Prussiens, Lithuaniens, de la Baltique etc.).

Le XI-e s. ouvre au fond une nouvelle ère qui dure jusqu'au XVIII-e s. C'est l'époque de la formation, du développement, de la grandeur et de la décadence de la plus grande partie des Etats situés dans la partie occidentale et centrale de cette région de l'Europe.

C'est l'époque de l'histoire par ex. Europe orientale. Le pivot de tout le développement de cette époque se trouve placé en Pologne dont la décadence marque la clôture de l'histoire indépendante de cette grande région de notre Europe.

Une nouvelle période, commencée dès le XVII-e s., inaugurée par l'avénèment de l'Autriche, de Brandenbourg, alliée définitivement à la Prusse, et de Moscou-Russie, se réduit à l'envahissement successif de ces terrains, à l'engloutissement ou plutôt à l'absorption de ces peuples et territoires par l'Autriche, la Prusse et la Russie. Cette période dure jusqu'à la guerre mondiale ou plutôt jusqu'à la solution apportée par cette guerre et la révolution qui s'en suivit (1917—1918).

Le retablissement des nations, supprimées au cours de la période précedente, annoncé au moins depuis 1860, et préparé d'une manière décisive depuis le commencement de la guerre, ouvre la quatrième période. Nous assistons au renouveau d'un tableau des conditions, formées pendant des siècles, à la resurrection d'un système, analogue à celui de la II-e période, au fond avec la même structure. C'est la Pologne qui sert dans une mesure plus forte encore que dans les siècles précedents, de pays central, de charpente à tout ce bâtiment compliqué, des rapports en formation et en développement.

C'est donc dans l'histoire de la Pologne qu'il faudra chercher le principe organisateur de l'histoire de l'Europe Orientale tout entière.

III. Pour finir je dois m'excuser surtout auprès de M. Bidlo. Je n'ai pas épuisé dans mes observations la richesse des ses idées, je n'ai pas touché à tous ces nombreux problèmes de la plus haute importance dont il a parlé avec tant de maîtrise dans sa communication. Ce que j'ai envisagé uniquement, c'est de faire entrer plus de précision dans les notions, employées d'habitude dans notre science, sans discernement suffisant de leurs éléments.

OSKAR HALECKI

Professeur à l'Université de Varsovie

QU'EST-CE QUE L'EUROPE ORIENTALE?

Développant au VII-e Congrès international des sciences historiques sa conception de l'histoire de l'Europe orientale, M. Bidlo m'a fait le grand honneur de prendre comme point de départ une communication quelque peu analogue que j'avais présentée, dix ans auparavant, au V-e de ces congrès. Raison de plus pour moi de ne pas me limiter à une intervention, nécessairement hâtive, pendant la discussion orale, mais de prendre part également à l'échange de vues qui semble prolonger[1]) les répercussions fécondes d'un rapport particulièrement suggestif.

Est et Sud-Est européens.

Pour déblayer le terrain, réduisons d'abord à sa juste mesure la différence la plus frappante entre la conception de M. Bidlo et la délimitation de l'Europe orientale que j'avais tentée au Congrès de Bruxelles. Tandis qu'il a envisagé tout l'Est de l'Europe, du Nord au Sud, je m'étais occupé uniquement du Nord-Est de notre continent, laissant de côté le Sud-Est, la péninsule balkanique.

J'estime toujours que cette distinction peut se justifier. Elle a été faite d'ailleurs bien avant ma communication de 1923. Rappelons, à titre d'exemple, que dans la *Weltgeschichte* publiée

---

[1]) Voir p. ex. O. Hoetzsch *Begriffsbestimmung und Periodisierung der osteuropäischen Geschichte.* Zeitschrift für osteuropäische Geschichte 1933, VIII/1, 88—102.

sous la direction de M. Helmolt le volume consacré à l'Europe orientale était intitulé dès 1905, *Südosteuropa und Osteuropa*, la partie *Osteuropa* correspondant exactement à ma définition de Bruxelles. D'autre part M. Iorga dirige depuis bien des années un Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale avec comme organe la *Revue historique du Sud-Est européen.* Ce Sud-Est semble donc constituer une région nettement distincte qu'on peut traiter à part.

Cette distinction s'explique tout d'abord du point de vue géographique. Un coup d'oeil sur la carte suffit pour s'en convaincre. Je n'y insiste donc pas, et ceci d'autant plus que j'aurai à revenir sur l'aspect géographique du problème, soulignant tout à l'heure une différence essentielle entre la méthode de M. Bidlo et la mienne.

Mais l'Est et le Sud-Est de l'Europe se distinguent également du point de vue de l'évolution historique. Seul le Sud-Est fut englobé jadis par l'Empire romain, tandis que l'Est proprement dit, resté au delà des limites de cet Empire, ne fit son entrée définitive dans l'histoire de l'Europe qu'au courant du X-e siècle. Notons en passant qu'indépendamment même de l'extension qu'on donne à la notion d'Europe orientale, ce fait positif semble d'une importance capitale pour la division de son histoire en périodes chronologiques. Ou cette histoire ne fait que commencer au X-e siècle, ou bien ce siècle en marque la coupure la plus importante, à partir de laquelle le Nord-Est vient se joindre au Sud-Est de l'Europe.

Voulant démontrer que leurs destinées restèrent néanmoins distinctes, on pourrait observer entre autre que la poussée asiatique—cet élément si caractéristique de l'histoire de l'Europe orientale —se manifesta au Sud sous forme d'une conquête ottomane, au Nord par contre sous forme d'une invasion tartare. Cependant, au lieu de multiplier des arguments semblables, je préfère reconnaître d'emblée que malgré tout il vaut mieux chercher, avec M. Bidlo, une définition de l'Europe orientale qui permettrait de considérer comme unité d'ordre supérieur deux vastes régions dont les rapports historiques s'intensifient depuis mille ans.

J'admets volontiers que cette conception, de plus large envergure, présente l'avantage d'éviter une division trop rigide entre le Nord et le Sud du Monde slave, d'embrasser tout le champ

d'action de l'Eglise orthodoxe et de mieux mettre en relief le rôle de la civilisation byzantine en dehors de Byzance. Mais avant d'aborder la thèse de M. Bidlo de ce triple point de vue, il convient de la confronter avec les données de la géographie,

Limites géographiques et limites de civilisation.

Nous voyons que deux définitions très différentes de l'Europe orientale peuvent se défendre l'une et l'autre, Cette constatation suffirait pour prouver qu'il s'agit d'une notion tout relative. On s'en aperçoit encore mieux dès qu'on aborde dans le détail la question des frontières entre l'Europe orientale et le reste de notre continent. Géographiquement, ces limites dépendent toujours du point de vue de l'observateur qui dira „oriental" ce qui se trouve à l'Est de lui-même. Historiquement, ces limites ne cessèrent d'évoluer, soit avec les migrations des peuples, soit avec le déplacement des frontières entre Etats.

Voilà incontestablement une raison sérieuse qui militerait en faveur d'une conception de l'Europe orientale, suivant laquelle le mot „oriental" prendrait un sens beaucoup plus net et plus absolu qu'en géographie. Il y en a une autre. Il suffit de lire le livre si pénétrant de M. Lucien Febvre[1]) pour se rendre compte, combien il est difficile de rechercher les divisions de l'histoire dans l'espace--plus encore que celles dans le temps, et surtout quels sont les dangers d'un déterminisme dont on abuse si souvent en géographie humaine. M. Bidlo le rejette avec raison et, frappé par les excès d'une interprétation „géopolitique" de l'histoire de l'Europe orientale, je viens d'opposer moi-même les idées qui se dégagent d'une communauté de civilisation aux conclusions déterministes, fatalement arbitraires, tirées de la situation géographique[2]).

Il serait néanmoins regrettable de tomber dans l'excès contraire et de fixer les grandes régions historiques sans tenir compte, d'aucune manière, de la géographie, tant physique que politique. Il suffit de remplacer — avec M. Febvre et en général avec

---

[1]) *La Terre et l'Evolution humaine.* L'Evolution de l'humanité (dir. par Henri Berr), N. 4.

[2]) *Machtgefälle oder Kulturgemeinschaft.* Der Christliche Ständestaat. Oesterreichische Wochenhefte, I N. 8 (critique de la publication collective *Deutschland und Polen,* Berlin 1933).

l'école française de géographie humaine — le déterminisme par le possibilisme géographique. Appliquons maintenant ces considérations générales au cas particulier qui nous occupe.

A cet effet écartons d'avance l'idée puérile d'une ligne immuable qui séparerait l'Occident de l'Orient de l'Europe. Ecartons à plus forte raison l'idée dangereuse d'un „espace" que l'Europe orientale ou plutôt ses populations seraient destinées à remplir. Mais cherchons d'autre part à définir cette Europe orientale d'une manière telle qu'elle puisse constituer, sur un terrain déterminé, entouré de zones-frontières plus ou moins larges et passagères, un tout géographique, une unité organique, créant pour les Etats et les nations formés sur ce territoire des possibilités de rapports plus intimes, voire d'une vie historique commune.

La forme de cette communauté et, en général, la réalisation de ces possibilités dépendra, ici comme ailleurs, du libre jeu des contingences historiques et en tout premier lieu des grands courants de civilisation. C'est dans ce sens que je parlais au congrès de Bruxelles du „milieu géographique" de l'histoire de l'Europe Orientale, n'y voyant qu'un cadre dans lequel se déroulent à travers les siècles „les principaux courants d'idées qui laissent leur empreinte sur chaque époque"[1]).

L'Europe orientale, telle que je la définissais alors, c'est-à-dire le Nord-Est de l'Europe, limité du côté de l'Ouest par une frontière fixée — après bien des fluctuations — au XIV-e siècle et du côté du Sud par la puissante barrière des Carpathes, constituerait sans aucun doute un tout géographique, au sein duquel s'ouvraient au cours de l'histoire les possibilités les plus diverses de formations politiques. Mais rien ne nous empêche de considérer cette région dans ses rapports étroits avec une autre, voisine: avec ce Sud-Est de l'Europe au delà des Carpathes, qui lui aussi ne manque pas d'unité géographique, pourvu qu'on prenne comme un tout l'ensemble des pays balkaniques, ainsi que le bassin du Danube jusqu'au versant des Alpes. De nouveau, la frontière occidentale sera le résultat de bien des changements politiques, mais néanmoins une Europe orientale ainsi élargie restera une conception conforme aux conditions offertes par la nature à l'épanouissement des civilisations humaines. C'est pour-

---

[1]) *La Pologne au V-e Congrès international des Sciences historiques*, p. 76.

quoi une conception pareille nous semble préférable à celle de M. Bidlo, qui comme il le remarque lui-même, „ne coïncide pas avec la notion géographique“.

Europe orientale et Monde slave.

Jusqu'à présent, dans toutes les discussions relatives au problème de l'Europe orientale un point spécial a provoqué le plus vif intérêt: celui de savoir quels étaient les rapports entre la notion d'Europe orientale et celle de Monde slave. Evidemment, posant cette question, on se trouve en présence d'un danger semblable à celui qui résulte du déterminisme géographique. C'est celui de se faire de l'Europe orientale une conception „raciste“.

N'importe comment l'historien délimite cette région, il arrive toujours à constater qu'elle renferme une partie essentielle de la race slave, que cette race constitue sur ce territoire une majorité incontestable et qu'elle y joue, à toutes les époques, un rôle prépondérant. Dans ces conditions, c'est inévitablement que s'impose l'idée d'identifier, dans la mesure du possible, les deux notions, — idée qui semble présenter l'avantage de donner enfin à la première — tout relative — un sens clair et précis. Une Europe orientale slave s'opposerait ainsi à une Europe occidentale romano-germanique.

M. Bidlo a le grand mérite d'avoir su éviter cette erreur. Nul n'a montré mieux que lui les liens historiques entre toutes les nations slaves. Plus que cela, il a prouvé tout l'intérêt scientifique qu'il y avait à tracer, dans les grandes lignes, leur histoire commune[1]). La seul objection qu'on ait pu lui faire à cet égard c'était l'impossibilité d'isoler cette histoire de celle des nations voisines n'appartenant pas à la race slave[2]), mais habitant la même région géographique[3]).

Définissant l'Europe orientale, après avoir écrit l'histoire du Monde slave, M. Bidlo a abandonné résolument le point de vue ethnique. On voit maintenant, combien il était éloigné d'exagérer l'importance de la communauté de race. Pas moins que ses critiques, il se rend compte des différences entre les Slaves de

---

[1]) Dans son remarquable cuvrage *Dějiny Slovanstva,* Praha 1928.

[2]) M. Handelsman. *Monde slave ou Europe orientale. Bulletin d'inf des sciences hist. en Europe orientale* III/1930/130.

[3]) Henryk Batowski. *Uwagi o zagadnieniu „dziejów Słowiańszczyzny”* (Remarques sur le problème de l'histoire du Monde Slave“) *Ruch słowiański* VI (1933).

l'Ouest et ceux de l'Est, de même que des relations étroites entre nations slaves et non-slaves. Mais, allant beaucoup plus loin qu'eux, il s'arrête à une conception de l'Europe orientale d'où une grande partie des Slaves est exclue, tandis que l'autre s'y trouve réunie aux Grecs et aux Roumains. Suivant cette division, les Slaves du Nord comme ceux du Sud se trouvent en partie dans les limites de l'Europe orientale et en partie rattachés à l'Europe occidentale.

Je viens de parler de race slave. Mais je m'empresse de préciser que ce n'est aucunement pour des considérations de race que j'hésite à me rallier à une division pareille. En général, même les anthropologues se gardent aujourd'hui d'affirmer l'existence d'un rapport entre la race et l'histoire[1]). Et en ce qui concerne les Slaves, on sait quelle fut l'origine des Bulgares et quels éléments hétérogènes contribuèrent à la formation des Grands-Russes.

Cependant, si la „race" slave n'est qu'une façon de parler plus ou moins inexacte, s'il est douteux qu'il y ait jamais eu une civilisation commune à tous les Slaves et distincte de celle de leurs voisins, si même le lien entre les différentes littératures slaves est très contesté, il n'en reste pas moins vrai qu'il y avait' à toutes époques de l'histoire, un sentiment de communauté slave[2]) d'autant plus difficile à définir que basé sur des impondérables qui venaient s'ajouter à la conscience de la parenté linguistique. Même cette dernière, prise à elle seule, ne saurait être négligée, puisque nous rencontrons dès le moyen âge des textes qui en témoignent avec une singulière concordance[3]).

C'est pourquoi toute définition de l'Europe orientale, tout en se rendant compte de l'impossibilité de l'identifier purement et simplement avec le Monde slave, devrait pourtant éviter de le diviser en dépit de cette conscience d'unité traditionnelle.

---

[1]) Voir les conclusions d'Eugène Pittard *Les races et l'histoire*. L'Evolution de l'humanité N. 5.

[2]) H. Batowski vient de le montrer dans son récent article, cité plus-haut.

[3]) Długosz, l'historien polonais du XV-e siècle qui se souciait peu de solidarité slave dans ses conceptions politiques, parle pourtant du „noble langage slave" en des termes qui rappellent p. ex. ceux de Charles IV de Bohême dans sa lettre à Stefan Dušan de Serbie.

Europe orientale et Orthodoxie.

Si malgré leur conscience de communauté les Slaves se divisent très nettement en deux groupes historiques, cela s'explique en premier lieu par la divergence du développement de leur civilisation, phénomène qui résulte à son tour d'une différence de religion. Incontestablement les Slaves orthodoxes sont plus unis entre eux — et l'on toujours été — que les Slaves en général. Et souvent leur communauté de foi et de rite avec les orthodoxes non-slaves a pu sembler plus profonde que cette solidarité un peu vague entre tous les Slaves dont il a été question plus haut. D'autre part, les Slaves catholiques ont toujours affirmé avec fierté leur communauté avec l'Occident latin.

C'est en se basant sur ces faits évidents que M. Bidlo, après avoir renoncé à établir un rapport quelconque entre les notions de Monde slave et d'Europe orientale, s'est décidé à identifier cette dernière avec le „Monde gréco-slave", c'est à dire avec le domaine de l'Orthodoxie.

Cette thèse a, sans aucun doute, quelque chose de séduisant. D'abord, elle donne elle aussi au terme d'Europe orientale un sens tout à fait précis. Plus de relativisme ni de déterminisme, géographique. Plus d'équivoque de race ni de barrières artificielles élevées entre des peuples pour la seule raison qu'ils parlent des langues différentes. Et ce qui plus est, cette nouvelle conception de l'Europe orientale affirme d'une manière doublement opportune à notre époque, la prímauté des forces spirituelles que résume le mot de civilisation, de même que la place primordiale qu'occupe parmi ces forces l'idée religieuse. Conception élevée à laquelle je me garderai bien de faire des objections de principe.

Cependant, il sera permis de se demander, si, appliquée à l'histoire de l'Europe orientale, cette conception est vraiment nouvelle. Certes, la manière purement scientifique dont la présente M. Bidlo, a toute la nouveauté de sa méthode positive, de son argumentation logique et de sa philosophie de l'histoire, si personnelle. Mais il y a quand-même une conformité frappante entre sa brillante synthèse et une interprétation très ancienne des destinées de l'Europe orientale dans ses rapports avec le Monde slave et avec l'Orthodoxie. Pour découvrir cette analogie, il suffit d'examiner de plus près les périodes de l'histoire de l'Europe

orientale, telles que les établit M. Bídlo qui attache avec raison une très grande importance à ces divisions chronologiques. Or, dans son système, c'est la date de 1453 qui constitue la coupure la plus nette et le principal tournant de l'évolution historique, non seulement parce qu'elle marque la chute de l'Empire byzantin, mais aussi et surtout parce qu'à partir de ce moment, c'est Moscou qui prend la place de Constantinople et l'Empire des tsars celle de l'Empire des Grecs. Sera-t-il maintenant trop hardi de prétendre que nous voilà en présence de la vieille thèse de la troisième Rome et de la conception historique, sinon philosophíque, des Slavophiles russes?

Certes, le grand savant qu'est M. Bidlo qui cite d'ailleurs expressément les travaux des Slavophiles, est arrivé à ses conclusions indépendamment de ces réminiscences et indépendamment du parti - pris, national et religieux à la fois, qui avait fait naître tout cet ensemble d'idées. Contrairement aux Slavophiles convaincus de la supériorité de l'Est sur l'Ouest de l'Europe, il considère l'Orient européen comme "rétardataire" dans le développement de la civilisation. Reste pourtant la similitude dans l'interprétation de son histoire. Restent également les inconvéníents de cette interprétation.

Inutile de prouver combien fut artificielle et arbitraire l'origine de la conviction que Moscou était la troisième Rome. Elle ne se précisa d'ailleurs qu'au XVI-e siècle et trouva des sceptiques dès le XVII-e[1]). S'il est contestable de faire entrer dans le cadre de l'histoire byzantine toute l'histoire médiévale de l'Europe orientale, non seulement celle du Sud-Est, mais aussi celle du Nord-Est de l'Europe, on saurait encore moins rattacher toute son histoire moderne à celle de la Russie de Moscou. Bien entendu, M. Bidlo, tout en parlant de „l'offensive défensive" de Moscou, ne commet pas l'erreur des Slavophiles qui condamnaient même les Slaves occidentaux, catholiques, à être absorbés finalement par la Russie de leur rêve. Mais puisque à côté de l'Europe orientale orthodoxe, de ce monde „gréco-slave" où il n'y pas de place pour eux, il n'y a que l'Occident romano-germanique, ces autres Slaves ne constitueraient au fond qu'une annexe de celui-ci et leur rôle dans l'histoire générale s'en trouverait singulièrement réduit.

---

[1]) Voir l'étude très documentée de Hildegard Schaeder *Moskau das Dritte Rom.* Hamburg 1929.

Rome et Byzance.

Il est vrai que les Slaves occidentaux, y compris leurs voisins non-slaves tels que les Hongrois, restent depuis mille ans sous l'influence de Rome, tandis que les Slaves orientaux, y compris de nouveau des non-slaves tels que les Roumains, ont vu leur civilisation se former et évoluer sous l'influence préponderante de Byzance. Le rôle de Byzance dans la diffusion de l'orthodoxie et dans la formation du Monde slave[1]) a été si considérable qu'il constitue à lui seul—je l'admets volontiers — un argument très sérieux en faveur d'une conception de l'Europe orientale qui embrasserait à la fois le Sud-Est et le Nord-Est européens. Mais suffit-il vraiment pour isoler la partie de l'Europe soumise aux influences byzantines et pour l'opposer à tout le reste de notre continent? Et surtout, peut-on la considérer comme étant un „autre monde culturel?"

Certes, les différences qui, dès l'origine, séparaient Grecs et Latins, différences que ni leur collaboration dans l'Empire romain ni l'adoption d'une même foi chrétienne ne purent effacer, s'accentuèrent encore par suite du schisme religieux, de sorte que deux formes des traditions classiques, deux conceptions du christianisme, deux foyers rivaux de civilisation européenne semblent s'opposer irréductiblement[2]). Cependant cette opposition n'a jamais empêché des tentatives d'union qui se poursuivent, non sans succès, à travers toute l'histoire du schisme, ni surtout une interpénétration réciproque des deux civilisations notamment à l'époque de la Renaissance. Ce n'est que la chute de l'Empire d'Orient qui a mis fin à ce rapprochement et ce n'est qu'à Moscou, où la prise de Constantinople par les Turcs était considérée comme un châtiment provoqué par l'union de Florence, que l'hostilité et la méfiance à l'égard de l'Occident latin semblait se perpétuer. Cela n'empêcha d'ailleurs ni une assimilation— superficielle il est vrai — depuis l'époque de Pierre le Grand, ni l'attitude des „zapadníki", qui rappelle dans la Russie moderne celle des „latinophronès" byzantins.

[1]) Voir chez Ch. Diehl — *Byzance grandeur et décadence.* Paris 1920, le chapitre ainsi intitulé. Il est suivi d'un autre: „La diffusion de la civilisation byzantine en Occident".

[2]) Voir la récente et pénétrante analyse de B. Jasinowski *Wschodnie Chrześcijaństwo a Rosja na tle rozbioru pierwiastków cywilizacyjnych Wschodu i Zachodu.* (Le christianisme, oriental et la Russie sur le fond de l'analyse des élements de la civilisation de l'Orient et de l'Occident). Wilno 1933.

Voilà une première raison pour laquelle il est difficile d'admettre un „dualisme" de la civilisation européenne. Il y en a deux autres. D'abord la civilisation latine est loin de constituer un tout homogène qui se distinguerait par le caractère laïque de sa formation et qu'on pourrait opposer tel quel à la civilisation byzantine. Il suffit de rappeler les différences très profondes entre nations romanes et germaniques, ainsi que les conséquences de la Réforme protestante. Et si l'on fait entrer dans l'Europe occidentale une bonne partie des Slaves, sa diversité intérieure n'en devient que plus manifeste. Mais il y a plus! Les sphères d'influence de Rome et de Byzance ne furent jamais nettement séparées par une frontière quelconque. Au contraire, certaines régions ont subi successivement l'une et l'autre de ces influences. On s'en aperçoit en étudiant l'histoire des Slaves méridionaux, pour ne citer que l'exemple de la Bosnie. D'autre part, le cas de la Lithuanie est particulièrement caractéristique à cet égard[1]). Mais ce qui est le plus important, c'est le problème de la différenciation du Monde russe[2]) qui, dans l'ensemble du Monde slave, semblerait être le domaine le plus incontesté de la suprématie byzantine. Or, cela n'est vrai que pour la Grande-Russie, celle de Moscou, tandis que les Ruthènes — Blancs-Russiens et Ukraïniens d'aujourd'hui — se montraient toujours beaucoup moins réfractaires à un rapprochement avec l'Occident latin, le recherchaient même spontanément à différentes époques et y semblaient définitivement gagnés au temps de leur vie commune avec la Pologne.

Evidemment les régions de transition ne manquent pas non plus entre le Monde slave, appartenant — me semble-t-il — dans son ensemble à l'Europe orientale, et le centre germanique de l'Europe. Telle est notamment le cas de la Bohême, toujours si soucieuse d'intensifier ses relations avec les autres pays slaves, mais incorporée pendant des siècles à l'Empire allemand. Mais ce cas particulier peut servir précisément à dégager un des traits les plus marquants de l'histoire de l'Europe orientale.

---

[1]) J'ai essayé de le montrer dans une conférence sur „Rome et Byzance dans l'histoire de la Lithuanie", faite en Sorbonne le 22 mars 1933.

[2]) Voir l'ouvrage, trop peu connu, de St. Smolka *Die reussische Welt*, Wien 1916, ainsi que du point de vue ukrainien — la communication de M. Korduba *Die Entstehung der ukrainischen Nation* présentée au Congrès de Varsovie et publiée dans *Contributions à l'histoire de l'Ukraine au VII-e Congrès int. des sciences histor.*, Léopol 1933, p. 19—67.

Europe et Asie.

Seule parmi tous les pays slaves, la Bohême, à peine effleurée par l'invasion mongole du XIII-e siècle, n'a jamais eu à se préoccuper du danger asiatique. Ce danger a été commun, d'autre part, à tout le reste des Slaves et à toutes les populations non-slaves habitant l'Est et le Sud-Est de l'Europe. J'ai constaté au début que ce danger était répésenté par différents agresseurs; j'ai distingué notamment entre les incursions tartares et l'avance ottomane. Somme toute, il s'agit cependant d'un problème commun et d'une préoccupation constante pour tous les pays qui constituent, à mon avis, l'Europe orientale.

Celle-ci est certes une partie de l'Europe, de cette Europe qui est une malgré sa diversité, et dont toute l'histoire, au lieu d'être exposée en „deux tableaux", devrait être traitée comme une unité, du point de vue de la politique, comme de celui de la civilisation. Si cette partie de l'Europe qui nous intéresse ici, est „orientale", c'est d'une part grâce à sa situation géographique — et d'autre part, grâce à son voisinage plus ou moins immédiat, à ses rapports plus ou moins étroits, avec le véritable Orient: l'Orient asiatique.

Ici il s'agit vraiment d'une opposition irréductible entre deux mondes aux civilisations foncièrement différentes, d'un contraste tout aussi frappant au temps des guerres médiques que de nos jours. Ce qu'il y a de commun entre toutes les nations de l'Europe orientale, malgré leur différence de race, de langue, de confession ou de mentalité, c'est la nécessité de prendre position vis-à-vis de l'Orient asiatique et de se défendre contre son emprise, défendant en même temps la civilisation de l'Europe tout entière, civilisation basée sur la tradition gréco-romaine et sur la religion chrétienne.

Indépendamment des guerres innombrables, imposées à cette partie de l'Europe par l'agression de l'Asie, l'influence des civilisations asiatiques a essayé d'y pénétrer sous les formes les plus diverses. Plus que le schisme, ces influences asiatiques ont éloigné Byzance de Rome, les séparant enfin par une barrière infranchissable: la conquête de l'Empire d'Orient par les Turcs. Plus que l'Orthodoxie, également, la longue domination tartare a creusé un abîme entre la Russie moscovite et le reste de l'Europe, préparant le futur Empire russe à devenir une „Eurasie".

Voilà pourquoi une partie de l'Europe orientale, celle à laquelle M. Bidlo voudrait réserver cette appellation, se distingue, en effet, de l'autre. Cette autre partie, y compris les nations les plus intimement liées à l'Occident latin: Polonais, Hongrois, Croates, a lutté elle aussi, pendant toute son histoire, contre le danger asiatique, mais sans lui succomber. Les envahisseurs orientaux, Tartares ou Turcs, ont fini par être entièrement refoulés de l'Europe, au moins au sens politique, mais les traces de leur régime subsistent encore, en Russie comme dans les Balkans. Ces derniers semblent définitivement regagnés pour l'Europe. Quelle sera l'orientation future de la Russie sous son nouveau régime? Dans quelle mesure sera-t-elle dictée par la conception „eurasienne"? Ces questions échappent évidemment à la compétence des historiens.

Conclusions.

Pour l'historien, plus encore que pour le géographe, l'Europe (tenant compte de sa civilisation, on peut préciser: l'Europe chrétienne) constitue une unité. Cependant, elle a toujours été, à la fois, une et diverse, et c'est là un des éléments de sa grandeur. Cette diversité nous autorise à diviser son histoire non seulement dans le temps, mais aussi dans l'espace. Nos divisions territoriales doivent tenir compte, suivant leur nature, des conditions géographiques. Elles doivent répondre aux divisions ethnographiques, sans toutefois s'identifier avec celles-ci. Elles doivent se justifier par l'existence de grands problèmes qui caractérisent l'évolution historique de telle partie de l'Europe.

Toutes ces conditions semblent remplies par la conception *d'une Europe orientale qui comprendrait tous les pays situés a l'Est des territoires germaniques et italiens,*

SOMMAIRE

PRIX D'ABONNEMENT POUR 1934

Un an: 7.50 złotys

Avis important: A partir du 1 janvier 1934 le prix des tomes, publiés antérieurement est fixé **à 8 złotys par tome.**

ADMINISTRATION: LIBRAIRIE F. HOESICK
VARSOVIE 22, RUE SENATORSKA

Prix 4 złotys

4058 Drukarnia Gospodarcza, Warszawa, Wspólna 54. Tel. 8-84-12.